MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

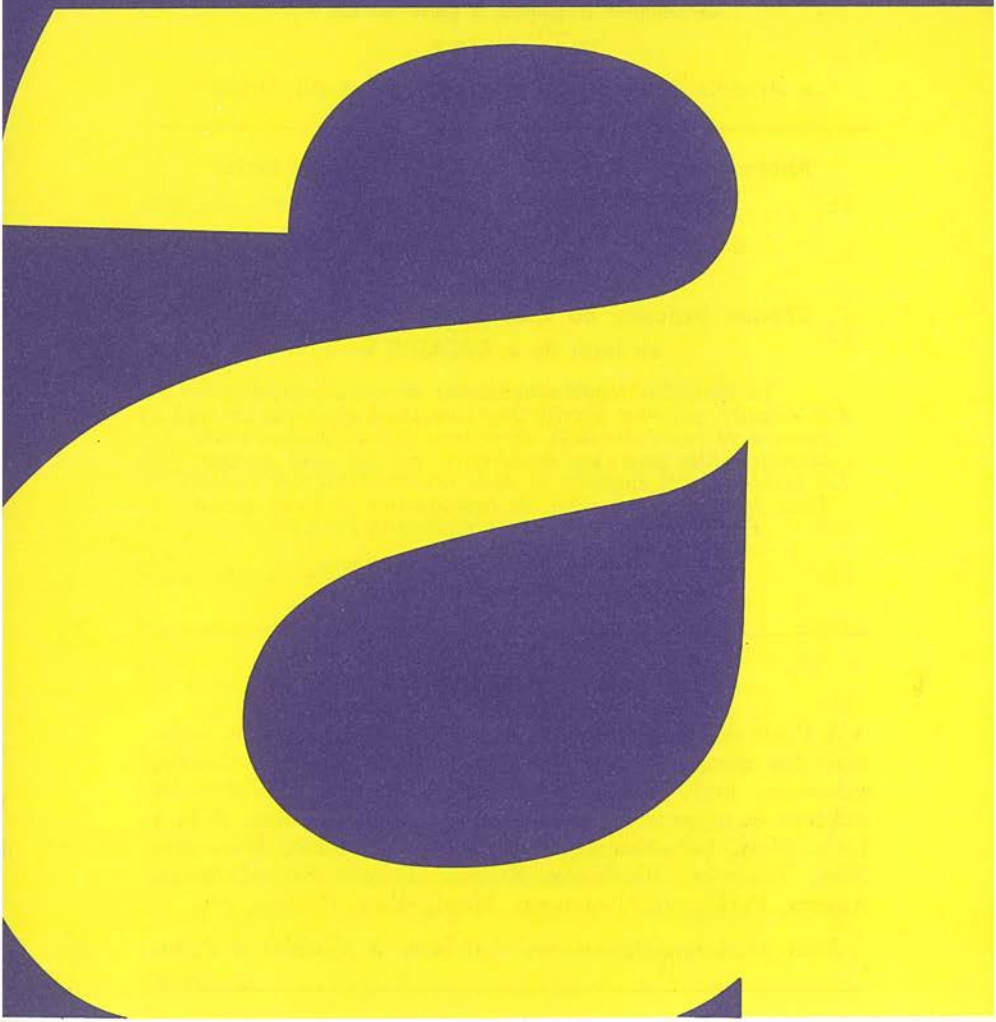
Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Juillet-Août 1980
27e année

319-320

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	85 F	43 F
Etranger	110 F	55 F

Abonnement de soutien : 1 an : 110 F — Etranger : 130 F

Abonnement d'Honneur à partir de **160 F**

Le numéro : **9 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1980 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1980. N° 438 — Imprimé en France
Commission paritaire N° 56848

A R C A D I E

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
VINGT-SEPTIÈME ANNÉE JUILLET-AOUT 1980

SOMMAIRE

Journées Nationales d'*Arcadie* 412

La princesse homophilie, par CHRISTIAN GURY 413

Deux études sur l'homosexualité,
par PIERRE FONTANIE 422

Un congrès en Espagne, par RICHARD LORENZO
et HECTOR ANABITARTE RIVAS 432

Etranges amours royales, par J.-P. MAURICE 435

Le mur et le démon, par BERTRAND CHASSAGNE .. 441

Pirouette, poème de PIERRE BELLIARD 454

Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE .. 455

Un boute-en-train pareil,
par JEAN-CHARLES DELPHANIS 464

Esperanto et homophilie 467

LIVRES :

L'horizon dérobé, la moitié du chemin, de J.-L. CURTIS .. 468

Un homme au singulier, de Christopher ISHERWOOD 469

CINÉMA :

Fantastica, film de Gilles CARLE 471

JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE
PARIS — 1er et 2 novembre 1980
PALAIS DES CONGRÈS
(porte Maillot)

LES DROITS DE LA PERSONNE HUMAINE

Le programme définitif et détaillé sera communiqué avec la livraison du 15 septembre.

Sont prévus : samedi matin à 10 h 30, allocution d'ouverture par M. le Directeur d'ARCADIE, suivie d'une conférence par une personnalité.

L'après-midi à partir de 14 h 30 tenue d'une large table ronde composée de diverses personnalités qui ont à connaître du problème des DROITS DE L'HOMME.

Sous la présidence de Jacques Valli, président de la commission des relations publiques d'ARCADIE, en première partie, discussion sur ce thème entre ces personnalités, pius en une deuxième partie, les congressistes pourront dialoguer avec ces diverses personnalités.

Le dimanche 2 novembre à 13 heures, au Palais des Congrès également : banquet.

Les cartes d'entrée et de participation à ces diverses manifestations seront mises en vente à partir du 1er octobre.

Inscription — renseignements : ARCADIE.

PARLEMENT EUROPÉEN

Voir ARCADIE N° 315 — page 140 — et ARCADIE N° 316 — page 208 — Le Conseil des Communautés Européennes présidé par M. Jenkins répond à la question de Mme Van den Heuvel (violation éventuelle des droits de l'homme par les Etats-Unis d'Amérique quant aux lois concernant l'immigration) que « la question de l'honorable parlementaire ne relève pas de la compétence de la Commission ».

LA PRINCESSE HOMOPHILIE

par CHRISTIAN GURY.

« Puis il dit encore à son jeune compagnon dont c'était la première nuit au Royaume d'Homophilie... »

(Andrew HOLLERAN, *Le danseur de Manhattan.*)

« Le langage permet de saisir l'affirmation de la différence homosexuelle, présentée sous un éclairage tantôt hostile, tantôt favorable. Voilà pourquoi les problèmes de linguistique me passionnent, s'agissant de l'homosexualité. »

(Pierre FONTANIÉ, « Pour une révolution culturelle », *Arcadie*, novembre 1979.)

*

Le XVIe siècle, posant les assises du vocabulaire français, connaît l'emploi courant du terme pédéraste. Le XVIIe siècle, déluré, plaisante volontiers sur le bougre et le sodomite. Le XVIIIe siècle, philosophique, invente l'antiphysique. Le XIXe siècle, médical et policier, crée l'homosexuel.

Ainsi se resserre l'étau de la précision langagière ; ainsi, par le simple fait de l'utilisation d'un mot, l'être attiré par un semblable se retrouve prisonnier de sa seule singularité sexuelle, l'accent délibérément mis sur la particularité mécanique de son comportement amoureux, dans une optique rétrécissante et fort gênante — puisque touchant au domaine du plus intime.

L'homosexualité, ce vocable sec comme un diagnostic et définitif comme le tranchant de l'épée, dépourvu du charme vague de ses prédécesseurs en « ie » — pédérastie, bougrerie, sodomie — est ressenti dans toute sa cruauté froide par les intéressés. A l'heure, en effet, où « les psychiatres du XIXe siècle, selon la belle formule de Michel Foucault, entomologisent les petits pervers en leur donnant d'étranges noms de baptême : exhibitionnistes de Lasègue,

fétichistes de Binet, zoophiles et zooérastes de Krafft-Ebing, auto-monosexualistes de Rohleder, mixoscopophiles, gynécomastes, presbyophiles, invertis sexoesthétiques et femmes dyspareunistes » (1), les homosexuels — puisqu'il faut bien maintenant les épingler sous cette identité — commencent de revendiquer leur droit à la différence et s'insurgent contre l'étiquette, jugée par eux réductrice et péjorative, qu'on leur impose.

Edward Carpenter publie en 1895 : *Homogenic Love* et propose « homogénique » au lieu d'homosexuel. A la même époque, Jean Lorrain, glousssant sur le sujet de ses habitudes personnelles, se surnomme « enfilanthrope » tandis qu'Alfred Jarry prône « l'adelphisme » et que l'on parle généralement « d'érotopathie ».

Homogénie, cela fait quelque peu hygiénique. Enfilanthropie, c'est très spécial. Adelphisme confine à l'angélisme. Erotopathie sent l'hôpital. Aucun des substituts proposés à l'homosexualité ne rencontre le succès. Alors apparaît, sur le devant de la scène militante, la princesse Homophilie.

Néologisme proposé dès 1949 par le hollandais Arent Van Sunthorst, homophilie reçoit l'approbation de nombreux participants du congrès homosexuel international d'Amsterdam, tenu en septembre 1953. André Baudry, qui vient de fonder *Arcadie*, décide d'acclimater en France la nouvelle tulipe.

L'usage du mot, d'abord hésitant, sous la plume même des premiers collaborateurs de la revue *Arcadie*, alors qu'au même moment le romancier Alain Rox suggère « androphilie » et que le professeur Ettore Mariotti lance « néophilie », se généralise peu à peu (2). Il se précise aussi comme étant un concept qui rend compte d'une conduite globale, non pas seulement synonyme d'homosexualité pour la belle et artistique raison de préférences euphoniques et de respectabilité, les deux termes ne se recouvrant pas forcément l'un l'autre (3).

L'homophilie serait-elle à l'homosexualité ce que « la

(1) Michel Foucault, « Histoire de la sexualité », tome 1 : *La volonté de savoir*.

(2) Alain Rox, *Tu seras seul*, 1954 ; Ettore Mariotti, professeur à la Faculté de médecine de Naples, *La Neofilia*, 1952. C'est l'époque, en *Arcadie*, des articles style : « Y a-t-il une peinture homophile ? » (et une mode homophile ? et une cuisine homophile ?).

(3) Voir l'article : « Homosexualité ou Homophilie », *Arcadie*, n° 71, novembre 1959.

négritude » est au fait de posséder une peau noire ? Pour Léopold Sedar Senghor, inventeur de la notion, la négritude s'analyse comme « conscience d'être Noir, reconnaissance qui implique acceptation, prise en charge de son destin de Noir, de son histoire, de sa culture ». Oui, par analogie, posons que l'homophilie apporte une dimension intellectuelle à l'homosexualité.

Néanmoins, comme dit le proverbe : « Plus facile de dessiner un ange qu'une femme, les ailes cachent la bosse ! » Et d'aucuns de railler sur cette homophilie inconsistante, lointaine et nuageuse, qui gomme le réel — bien réel et très quotidien — du sexe. A la manière du dramaturge nigérian Soyinka, lequel objecte à « la négritude » de Senghor qu'un « tigre n'affirme pas sa tigritude », se contentant tout simplement d'être tigre.

Ne pas oublier donc l'homosexuel dans le moteur — sinon le moteur même — de l'homophilie ! Rooie Flikkers, porte-parole des « pédés rouges » d'Amsterdam, représentatif d'un courant-vérité nettement hostile à la banalisation de l'homosexualité par la popularisation d'un vocable bourgeois et bien élevé, s'en explique ainsi : « En néerlandais, il y a plusieurs mots qui veulent dire « pédés ». On aurait pu ainsi écrire tout un historique de ce mot. Il est intéressant de noter que le COC, jusqu'en 1970, parlait d'homophilie, le mot homosexuel étant soigneusement évité ; on le trouvait peut-être trop vulgaire car il comportait le mot sexe. Quand tu commences à te soucier du style de ton vocabulaire, tu perds le contact avec la rue. Tu caches des choses, or nous, nous voulons montrer les côtés les plus « mauvais » du fait d'être pédé. Ce sont ces côtés que la société juge et condamne comme tels et pas nous. Pour les gens, nous disons comme il faut, c'est mauvais de se faire prendre, d'être travesti, d'aimer les enfants, et bien pas pour nous ! » (4).

O.K. mec ! On vous a compris. D'une façon plus élégante, Jacques-Louis Delpal exprime la même réticence, qui note en 1971 dans son petit guide « Paris bleu tendre » : « Les auteurs qui écrivent Noir plutôt que Nègre et Israélite plutôt que Juif préfèrent homophile à homosexuel. Ce mot ne figure cependant pas dans les dictionnaires courants : trop distingué sans doute. »

Mais le « Petit Larousse » accueille homophilie dans son édition de 1979, et pédophilie — issu de la même idée-

(4) Entretien publié dans *Masques*, n° 1, mai 1979.

mère — l'année suivante. En attendant éphébophilie et gérontophilie, pour que soient représentés les quatre âges saucisonnés des amours parallèles ! La consécration suprême viendra probablement, dans quelques années-lumière, de l'Académie Française, dont tous les membres actuels ont reçu d'*Arcadie* une notice sur l'homophilie — avec le mode d'emploi.

L'entrée du mot dans les dictionnaires usuels signifie surtout, pour le moment, son entérinement savant. La vulgarisation reste à entreprendre. Dominique Dallayrac, magnétophone en bandoulière, à la question : « Qu'est-ce que l'homophilie ? », obtient les réponses : « C'est, pour une femme, d'être gentille avec des hommes, non ? » ou : « C'est une nouvelle voiture ! » (5). La confusion la plus fréquente se rapporte fâcheusement à l'ordre médical ; l'homme de la rue comprend « hémophilie », tendance aux hémorragies répétées...

Quoi qu'il en soit, le terme a déjà conquis ses lettres de noblesse dans les milieux cultivés et même bâti école. Par exemple, le Dr Jean Aymé, président du syndicat des psychiatres des hôpitaux, dans un point de vue intitulé : « Le Code Pénal et les incendies de forêt », réclame le remplacement du mot « pyromane, forgé comme celui de kleptomane » par celui de « pyrophile, construit comme d'autres perversions : pédophile ou nécrophile » ! (6).

*

Si l'homophilie triomphe, il n'en faut certes pas remercier l'enthousiasme des gens de lettres ! En effet, du côté des écrivains, supplantés en leur mission d'invention, l'émergence de l'étoile Homophilie dans le ciel de la langue française suscite — peut-être par dépit — une réaction moqueuse, légèrement dégoûtée.

Aux origines, Roger Peyrefitte, pressenti comme parrain d'un bulletin homosexuel, s'esclaffe de l'identité prévue pour l'affublement du bébé. Il relate : « André Baudry m'a dit son intention de créer une revue dont il cherchait le titre. Il avait pensé à l'Homophile, mot épouvantable, qui pue la pharmacie. Je n'aime pas plus celui de pédophile, bien qu'il soit authentiquement grec, et je lui préfère le mot plus franc de pédéraste, qui ne l'est pas moins » (7).

(5) Dominique Dallayrac, « Dossier Homosexualité », page 219.
(6) Dr Aymé, *Le Monde* du 23 août 1979.

Jean-Louis Bory négativise brillamment, sans proposer de solution de rechange. « Le terme d'homophilie, écrit-il, est plutôt bien vu. Surtout chez ceux qui travaillent à la réhabilitation bourgeoise de l'homo — pas du pédé. Homophile, c'est flou, c'est mou (on est homophile comme le coton est hydrophile), c'est commode, confortable, c'est rassurant, ça supprime la réalité un peu brutale du sexe. On retrouve la ceinture de brume entre nombril et genoux. La caresse est, sinon tout à fait niée, du moins passée sous silence. Ses précisions ne choquent plus. On désarme l'imagination. On endort l'adversaire. Oui. Je sais. Je sais que dans l'amour il n'y a pas que le sexe... « Homophilie », plus ample que homoérotisme, homoérastie, homosexualité, a le mérite d'élargir le champ d'opération. On ne préjuge pas de cette « philie ». Justement : elle noie le poisson. L'homo devient cet ange asexué qui soupire les yeux au ciel en ouvrant la porte au facteur de qui il aimerait tant recevoir pour Noël un calendrier des postes avec l'image de Socrate, saint patron d'une homophilie hydrophile imbibée d'esthétisme intellectualisé. Je ne me moque pas. Moi aussi j'aime mon facteur. Je veux simplement dire que si, dans le terme homosexuel, les gens ne retiennent que sexuel et que ce sexuel-là les choque, raison de plus pour le conserver » (8).

Dominique Fernandez ironise, dans *L'Etoile rose*, et se rallie à un concept anglo-saxon. Dialogue :

« — *Arcadie*, qui défend nos droits, un peu comme chez vous la Mattachine Society, a remplacé le mot : homosexuel, par le mot : homophile.

Donald se mit à rire de plus belle.

— Homophile ! Ça, c'est la meilleure. Homophile ! On dirait une marque de dentifrice.

— C'est vrai, déclarai-je soudain, d'un ton d'autant plus convaincu que je n'avais pas le désir de passer pour idiot. Gay est un mot formidable » (9).

Roger Peyrefitte acquiesce à une préférence pour la « gaieté » sur l'homophilie, consignant dans *Roy* : « Briggs

(7) Roger Peyrefitte, *Propos Secrets*, page 247.
(8) Jean-Louis Bory, *Comment nous appelez-vous déjà ?* page 22.
(9) Dominique Fernandez, *L'Etoile rose*, page 260.

avait donné au *Los Angeles Times* une longue interview sur le thème « L'homosexualité » et Otis tenait à la commenter aujourd'hui. « Vous voyez déjà le sens de l'interview par le titre », dit-il. Briggs jette au nez des citoyens le mot affreux d'homosexualité, le mot qui fait frémir les familles et réveille les sinistres échos d'une morale millénaire, avec des bruits de chaînes, des lueurs de bûchers, des pluies de feu. Le mot gai, au contraire, est une merveilleuse invention de nous autres Américains, qui démystifie la chose. Nous l'avons repris à l'Ecosse du Moyen Age pour enlever à celui d'homosexuel ce qu'il a d'épouvantable et réduire le sujet à une question de caractère plutôt que de sexualité. Et n'est-ce pas vrai ? On est sexuel tout au plus une fois par jour et encore ! Mais on peut être gai du matin au soir » (10). Et Yves Navarre prêche pour « l'homosensualité » (11).

Gabriel Matzneff utilise souvent, dans ses livres, le vocable forgé par les militants mais uniquement pour éviter la répétition du terme pédéraste. « J'emploie aussi, à l'occasion, confesse-t-il, le mot pédophilie, mais son côté pharmaceutique me déplaît : c'est un mot qui sent le camphre, voire le bromure. Il est en outre fautif : philopédie serait plus correct » (12). Et de préciser davantage encore, à la tribune du 2e Congrès International d'*Arcadie* : « Pour ma part, je ne crois pas à une spécificité pédérastique, ou pédophilique si vous voulez, encore que ce mot sente tellement la pharmacie qu'il soit un peu ennuyeux. Moi je préférerais « philopède » mais enfin tout ça... C'est ce que j'avais proposé dans *Les passions schismatiques*, mais cela n'a pas d'importance, ce sont des querelles de philologues. Disons les amoureux. Moi j'avais proposé « l'amoureux-des-enfants » (avec des petits traits d'union) » (13).

L'essayiste André Billy sauve l'honneur, dont la plume s'amourache du concept nouveau, écrivant dans son *Histoire de la vie littéraire*, dès 1956, au chapitre du « gidisme » : « L'engouement homophilique a été en effet une des caractéristiques de la vie littéraire depuis 1918 » et : « La conversion de Cocteau et le baptême de Sachs mirent la religion à la mode dans le milieu du « Bœuf sur le toit ». Elle y fit un temps concurrence à l'homophilie » (14).

(10) Roger Peyrefitte, *Roy*, page 179.

(11) Cf. déclaration d'Yves Navarre au 2e Congrès International d'*Arcadie*, 1979.

(12) Gabriel Matzneff, *Les passions schismatiques*, page 121.

(13) Dans une récente chronique : « Le paradis clandestin » (*Le Monde*, 5 janvier 1980), où il répond à Pierre Boutang qui l'a, dans son « amitié souffrante », traité de « pédophile du diable » (voir *Royaliste*, n° 306, décembre 1979, page 7), Gabriel Matzneff lâche le fond de sa pensée : « La mode pédophile (quel horrible mot !). »

Les auteurs étrangers ne reculent pas devant le mot lorsqu'il leur semble correspondre à une dimension de pensée qu'ils veulent décrire plutôt qu'une situation charnelle, et les traducteurs leur emboîtent le pas. Ainsi du roman d'Hubert Fichte : *Puberté*, traduit de l'allemand par Raymond Barthe ; on y lit : « des personnes à prédispositions homophiles » ou « ce secteur de l'homophilie ».

Il arrive aussi, parfois, que le souci des nuances et de l'exactitude conduise l'écrivain à user comme du mot le plus juste qui s'offre sur la palette langagière de celui-là même qu'on a tant décrié. Conrad Detrez, par exemple, dans une peinture à motif religieux, démarque clairement l'homophilie de l'homosexualité : « On lui demande (au jeune chrétien), à lui adolescent, à lui de sexe masculin, d'aimer un autre homme, qui a une trentaine d'années, qui s'appelle Jésus. Ce Jésus, on le présente souvent dans des attitudes ou bien langoureusess, et je pense à l'imagerie sulpicienne où il porte des robes longues, a les cheveux de Marilyn Monroe et le regard perdu, ou bien sous la forme douloureuse, c'est-à-dire à peu près nu, cloué sur une croix, dans une attitude qui relève d'un certain masochisme. On demande au jeune chrétien mâle d'aimer et d'adorer cet Homme-Dieu, éventuellement de s'y consacrer. Je vois donc dans la spiritualité chrétienne une composante homophile. Le garçon doit se donner à Jésus et, si on lui fait croire qu'il a la vocation religieuse, ce don va être total et exclusif. Une telle dévotion peut engendrer des comportements émotifs de connotation homosexuelle » (15).

*

Delà la Littérature littératurisante, les sciences humaines, en revanche, ont, favorablement et très tôt, admis l'homophilie dans leur vocabulaire.

Les théologiens semblent s'être emparés les premiers du mot, comme d'une friandise, dans la mesure justement où il donne une dimension spirituelle à des actes habituellement jugés sordides. Inaugurant un congrès traitant de pastorale

(14) André Billy, *L'époque contemporaine.*

(15) « Fièvres et combats de Conrad Detrez », entretien avec Jean-Marc Barroso, *Le Monde Dimanche* du 23 mars 1980.

pour les marginaux, le professeur Trimbos explique — et tous les orateurs qui lui succèdent vont s'exprimer de la même façon : « Le langage actuel, de même que la littérature officielle, offre plusieurs notions apparentées pour parler de l'homosexualité..., termes dont chacun s'emploie dans une acception précise, propre. C'est ainsi que l'homosexualité est réservée aux contacts sexuels proprement génitaux, tandis que homophilie et homo-érotisme indiquent plutôt une disposition psychique ; le mot homotropie enfin porte sur l'orientation vers une personne de même sexe » (16).

Les sociologues ont suivi, alléchés par l'apparition d'une expression floue, récupérable en jargon jargonnant. Dominique Dallayrac enquête : « La notion d'homosexualité est imprécise dans son origine étymologique du fait de l'adjonction d'un préfixe grec à un substantif d'origine latine comme dans sa détermination sociale (car si certains veulent bien s'avouer homophiles, expression culturelle et affective, ils ne s'avouent pas homosexuels, expression sexuelle). Le terme « homophile » est donc, en fait, une expression qui ne choque ni ne blesse personne dans la mesure où elle ne sous-entend pas précisément l'existence de rapports homosexuels » (17).

Les psychiatres, chologues, chanalystes et autres variétés en chambre ont pesé le nouveau-né, finalement déclaré viable à l'issue d'un examen subtilement balancé. « Le terme homosexuel, écrit le père Oraison, est au fond le seul qui convienne pour parler du problème général. Mais il comporte une note péjorative ou méprisante dans la mentalité dominante. C'est pourquoi certains sujets homosexuels ont essayé de le remplacer par le terme : homophile. Si cela contribue à dépasser quelque peu l'erreur de l'ironie ou du mépris, cela comporte un risque d'imprécision ; peut-être même d'évitement du problème : on élimine l'allusion explicite à la sexualité comme telle. L'étymologie du suffixe « phile » renvoie plutôt à l'amour du cœur, ou à l'idée d'une occupation préférentielle. On parle de colombophiles, de philatélistes, d'altérophiles, etc. Cependant ce terme introduit une distinction importante, très souvent méconnue dans le grand public : l'attirance homosexuelle est, plus souvent qu'on ne le croit, très affective plus que sensuelle, avec un caractère de tendresse authentique et même de dévouement » (18).

(16) « Dieu les aime tels qu'ils sont. Pastorale pour les homophiles », congrès d'Amsterdam, 1968.
(17) Dominique Dallayrac, *Dossier Homosexualité*, page 76.

Les médecins, ravis de la beauté d'un substantif à coloration de pharmacopée, l'ont couramment adopté. Cause entendue chez eux, le professeur Corraze s'exclamant : « Nous ne pensons pas, aujourd'hui, que l'homosexualité soit simplement une déviation sexuelle. Et vous, à *Arcadie*, vous le savez parfaitement bien, puisqu'il y a fort longtemps que le terme homophile à vos préférences, justement pour vous démarquer du problème purement sexuel » (19).

Cependant, le policier, « à qui on ne la fait pas », veille, au créneau du vocabulaire. Et dévoile la supercherie, le travesti, l'usurpation d'identité. Le professeur Marcel Le Clère, dans son *Manuel de police technique*, prévient ses élèves. Attention : « On use depuis quelques années du terme homophilie voulant désigner davantage la tendance... Mais les deux termes (homosexualité et homophilie) doivent être regardés comme synonymes. »

CHRISTIAN GURY.

(18) Marc Oraison, *La question homosexuelle*, page 24.
(19) Déclaration au 2e Congrès International d'*Arcadie*.

LE REGARD DES AUTRES

Actes du Congrès international de Paris 1979

Toutes les conférences — Les carrefours
Les tables rondes — Les discours
Les communications des représentants de l'étranger

260 p. — 35 F

DEUX ÉTUDES SUR L'HOMOSEXUALITÉ

Deux ouvrages extrêmement importants viennent de sortir de presse chez deux éditeurs, traductions de l'américain.

L'Amérique, à la pointe de ces recherches, nous habitue à ces études de premier plan.

On trouvera donc ici la critique d'abord de Homosexualités *(troisième rapport Kinsey) d'Alan P. Bell, Ph.D. Martin S. Weinberg, Ph. D.* (1).

Puis celle de Les perspectives sexuelles *de Masters et Johnson* (2).

Le *rapport* entre la conduite sexuelle des homosexuels et leur adaptation psychologique et sociale, tel est l'objet de la démonstration de l'*étude*, sur les comportements homosexuels masculins et féminins, entreprise par l'« Institute for Sex Research » (Bloomington, Indiana), fondé par Alfred C. Kinsey (1894-1956).

Le caractère *non représentatif* de l'échantillonnage ne semble nullement affecter ce rapport. Il est non représentatif, en effet, puisque les entretiens menés dans le cadre de ce travail se limitent à *un seul lieu géographique* (la Baie de San-Francisco) et à *une année* (1970). Il s'agit de 975 entretiens, face à face, d'homosexuels, *hommes et femmes, blancs et noirs*, recrutés au moyen d'annonces, de contacts personnels, de listes d'adresses, de sollicitations dans les bars, les établissements de bain, les lieux publics et les organisations homophiles. Il faut encore y ajouter les 450 entretiens de Chicago, en 1967, à l'occasion d'une étude expérimentale de l'homosexualité masculine.

Les résultats statistiques des entretiens et l'analyse des résultats forment la matière de l'ouvrage *volumineux*

(1) Ed. Albin Michel, 544 p. Prix : 90 F.
(2) Ed. Medsi, 402 p. Prix : 85 F.

d'Alan P. Bell et de Martin S. Weinberg (544 pages dans l'édition française chez Albin Michel), publié en 1978, aux Etats-Unis d'Amérique, sous le titre : « HOMOSEXUALITIES, A STUDY OF DIVERSITY AMONG MEN AND WOMEN. »

Geneviève Tétart, psychologue, a traduit en français le texte américain. Les Drs Gérard Zwang et Henry Dermange ont effectué la « supervision scientifique ». Le Dr Gérard Zwang, auteur de la préface, ne manque pas de souligner, à la fois, les qualités et les *défauts* du livre (ce n'est pas un régal littéraire, et le « yankee » abrupt du texte a posé bien des problèmes !). Il rappelle également, dans son style particulier, ses propres théories en matière d'homosexualité : un *fait global* « basé sur l'inversion du décodage sensoriel entre partenaire et rival sexuel ; inversion dont une mauvaise métabolisation hormonale semble bien la principale responsable ». « Le sujet va en subir le dommage. Il peut devenir un de ces très rares pervers trouvant son « pied » avec les épagneuls, les brosses à cheveux, les cadavres pas trop faits ou les enfants du catéchisme, un indécis naviguant à voile et à vapeur sans trop savoir où est son chemin, ou un homosexuel stable » (*sic*). Le rappel du Dr Zwang ne s'imposait pas. Alan P. Bell et M.S. Weinberg *réfutent* justement *le caractère global de l'homosexualité* dont l'origine hormonale n'est *absolument pas prouvée.*

Que faut-il retenir de ces centaines de pages bourrées de chiffres, de commentaires, de comparaisons et d'annexes ? étude ethnographique de l'homosexualité dans la région de la baie de San-Francisco, élaboration du processus typologique... Les 212 pages de tableaux statistiques sont d'un intérêt certain pour le chercheur, mais, faute de connaissances scientifiques, beaucoup de considérations passeront au-dessus de la tête du *lecteur moyen.* Par exemple, il ne comprendra pas ce que signifie la phrase suivante : « Les méthodes d'analyse employées pour contrôler ces différences sont la *régression multiple* pour les *variables continues* et l'analyse par le *test du Khi-deux* pour les *variables discontinues* » (p. 326).

Alors, venons-en, tout de suite, aux CONCLUSIONS, capitales, pour nous, Arcadiens, car elles détruisent la *totalité* des stéréotypes et des préjugés à l'égard des homosexuels que le livre s'obstine, hélas ! à qualifier du nom d' « INVERTIS », mais « *INVERTI* » *n'est pas synonyme d'homosexuel.* Disons-le une fois pour toutes !

Les CONCLUSIONS pourraient être celles-ci :

1° IL N'Y A PAS DES « HOMOSEXUELS » OU DES « HÉTÉROSEXUELS », mais des hommes et des femmes ayant un comportement et/ou des attirances variables sur l'échelle de Kinsey. Kinsey l'avait déjà établi : des *millions* d'Américains avaient (et ont) des relations homosexuelles exclusives ou sporadiques pendant leur adolescence et leur vie adulte. Le mariage d'hommes et de femmes homosexuels est plus fréquent que ne le pensent la plupart des gens (1/3 des lesbiennes, 1/4 des hommes homosexuels de l'échantillonnage). Les hommes hétérosexuels préfèrent la *compagnie* de leurs semblables, au contraire des femmes hétérosexuelles qui apprécient moins les femmes que les hommes. Les homosexuels et les hétérosexuels ont parfois des *fantasmes d'activité sexuelle ne correspondant pas à leur orientation avouée.*

2° IL N'Y A PAS *UNE* HOMOSEXUALITÉ OU *UNE* HÉTÉROSEXUALITÉ, mais *des* homosexualités, des hétérosexualités, en fonction de la *race*, du *sexe*, de l'*âge*, du *niveau d'instruction*, des *catégories professionnelles*, de la *typologie*.

Alan P. Bell et M.S. Weinberg repèrent *5 types d'homosexuel(le)s* (ou d'hétérosexuel-le-s) :

— Les *couples ouverts* (tolérant l'infidélité).

— Les *couples fermés* (excluant l'infidélité).

Ils sont proches des hétérosexuels mariés, et mieux adaptés.

— Les *indépendants* (assimilables aux célibataires hétérosexuels instables).

— Les *dysfonctionnels* ou homosexuels des deux sexes, tourmentés, inadaptés, accablés par les problèmes.

— Les *esseulé(e)s*.

Les dysfonctionnels et les esseulés ont certainement leurs équivalents chez les hétérosexuels.

Bref, l'homosexualité est autant un mode de vie ou un style de vie que la simple indication de l'attirance pour des personnes du même sexe.

3° LES HOMMES ET LES FEMMES HOMOSEXUELS N'ONT PAS LA MÊME EXPÉRIENCE DE L'HOMOSEXUALITÉ. Cette différence s'explique par la différence de conditionnement entre les sexes.

Les femmes s'intéressent assez peu aux rencontres sexuelles impersonnelles, ont tendance à avoir une relation

plus durable, plus fidèle et à former davantage de « couples fermés » que de « couples ouverts ». Elles sortent moins, ont moins de relations et de partenaires que leurs homologues masculins. La culture homosexuelle féminine attribue moins de valeur à la *jeunesse* que la culture homosexuelle masculine. Les lesbiennes se passionnent moins pour le *sexe* que les homosexuels masculins. Elles ont moins de difficultés à vivre leur homosexualité et à l'accepter, mais leurs difficultés professionnelles paraissent plus importantes : les femmes homosexuelles subissent une *double discrimination*, en raison de leur sexe et de leur orientation sexuelle. L'adaptation psychologique des lesbiennes est meilleure (moins de symptômes psychosomatiques, moins de sentiment de solitude, moins d'anxiété, de dépression, de tension, de paranoia).

4° IL N'Y A PAS D'ARCHÉTYPE HOMOSEXUEL (ou hétérosexuel). Peu d'homosexuels de l'un ou de l'autre sexe correspondent aux stéréotypes admis par la plupart des gens. Ce ne sont *pas des obsédés sexuels*. Ils n'ont *pas d'hyperactivité sexuelle, pas de loisirs limités à la quête sexuelle*. Ils cherchent leurs partenaires dans des *endroits relativement sûrs* (bars et établissements de bain) et *non*, pour la majorité d'entre eux, dans les toilettes publiques, les cinémas ou les parcs. Les liaisons homosexuelles sont susceptibles de s'assortir d'*échanges* et d'*engagement d'ordre sentimental* comparables à ceux que vivent les hétérosexuels.

Le *choix exclusif d'un rôle sexuel* déterminé (actif/passif) est tout à fait *exceptionnel*. Hommes et femmes homosexuels semblent en *accord avec leur homosexualité*.

5° L'ADAPTATION PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE DES HOMOSEXUELS DÉPEND DU TYPE D'HOMOSEXUEL PRIS EN CONSIDÉRATION. Les difficultés sociales concernent une minorité non négligeable, bien que la plupart des hommes et des femmes (et les femmes encore moins que les hommes) n'aient jamais été arrêtés, volés, attaqués, ou n'aient jamais fait l'objet d'un chantage ou d'une extorsion de fonds. Les différences d'adaptation psychologique entre les homosexuels et les hétérosexuels sont, quelquefois, seulement dues au fait qu'un ou deux sous-groupes homosexuels (les dysfonctionnels et les esseulés) diffèrent des hétérosexuels à qui les « couples fermés » et les « indépendants » ressemblent davantage.

Voilà ce livre ! C'est, avec le livre de Masters et Johnson, une véritable arme de guerre contre les préjugés dont sont victimes les homosexuels, hommes et femmes. Les Arcadiennes et les Arcadiens auront à cœur de se procurer ces deux livres pour les lire... et *les faire lire.*

Mais faut-il nourrir des illusions excessives sur la puissance des livres ? C'est *une minorité qui lit.* L'immense majorité est engluée dans ses soucis quotidiens pour la vie ou la survie. Le temps manque, ou l'envie ! Une sélection s'instaure. Pourquoi voulez-vous que des non-homosexuels s'intéressent à l'homosexualité ? Pourtant de tels livres sont utiles. L'élite culturelle peut s'en laisser imprégner. L'élite politique aussi, mais, malheureusement, cette élite est à la merci de ses électeurs. D'ailleurs l'enquête de Bell et Weinberg montre que les hommes et les femmes homosexuels ne sont pas enclins à rechercher des solutions politiques. Quant à la religion, ils ont résolu le problème en prenant leurs distances avec elle, *plus que les hétérosexuels.*

D'où viendra le salut ? Des organisations homophiles ? Peut-être, mais *à la condition* de créer des RASSEMBLEMENTS DE MASSE, ce qui n'est pas le cas. Aux Etats-Unis les trois quarts des hommes et des femmes homosexuels blancs et les neuf dixièmes des hommes et des femmes homosexuels noirs *n'adhèrent pas* à des organisations homophiles. Arcadiennes, Arcadiens, votre devoir est tracé : amener et conduire à *Arcadie* la majorité des homosexuels.

Pour ma part, je crois à la possibilité d'une évolution par les deux moyens suivants :

— la prise de conscience par les hétérosexuels (et par les homosexuels, pourquoi pas ?) de leur dualité *potentielle* hétéro et homosexuelle ;

— une affirmation plus nette et publique de son homosexualité, sans plus d'excès que ne se le permettent les hétérosexuels. C'est la seule façon de changer les communautés de « base » que sont la famille, le milieu professionnel, syndical, ecclésial, etc.

ET SI LE BONHEUR ÉTAIT POUR DEMAIN ?...

*

On ne présente plus William H. Masters et Virginia E. Johnson, co-directeurs de l'Institut Masters et Johnson à Saint-Louis, Missouri. Ces mêmes auteurs ont déjà publié

aux Editions Robert Laffont trois ouvrages *importants : Les réactions sexuelles* (1968), *Les mésententes sexuelles et leur traitement* (1971) et *L'union par le plaisir* (1975).

Grâce aux éditions MEDSI (Médecine et Sciences Internationales), le public français peut prendre connaissance de la traduction de l'œuvre originale parue en 1979, aux Etats-Unis, sous le titre « HOMOSEXUALITY IN PERSPECTIVE ». La traduction de l'américain a été assurée par le Dr Robert-Henri Polge et Pauline Osusky, sous la direction du Dr Michel Meignant, qui préface et annote, très intelligemment, l'édition française.

« HOMOSEXUALITY IN PERSTECTIVE » est une tentative destinée à situer l'HOMOSEXUALITÉ, à partir de *groupes sexuellement épanouis et strictement sélectionnés* et en fonction de la réponse qu'ils fournissent en laboratoire aux stimuli de la masturbation, des caresses du partenaire, de la fellation-cunnilingus, du coït vaginal ou rectal et de l'utilisation d'un godemiché. En aucun cas, les groupes ne doivent être considérés « comme une coupe transversale de l'ensemble de la population ». Il s'agit principalement :

— d'un *groupe homosexuel* (cotation 1 à 6 au Kinsey, de la petite expérience homosexuelle à l'homosexualité exclusive) : 94 hommes et 82 femmes recrutés entre 1964 et 1968 ;

— d'un *groupe ambisexuel* (cotation 3 au Kinsey, expérience également hétéro et homosexuelle) : 6 hommes et 6 femmes recrutés en 1968 ;

— de *deux groupes hétérosexuels* (cotation 0 ou 1 au Kinsey, homosexualité nulle ou très faible) :

- le *groupe hétérosexuel A :* 57 hommes et 57 femmes recrutés de 1967 à 1968,
- le *groupe hétérosexuel B :* 286 hommes et 281 femmes sélectionnés à partir de la première population étudiée à l'Institut (1957 à 1965), c'est-à-dire les sujets choisis dans la population ayant fait l'objet des recherches décrites dans *Les réactions sexuelles.*

Dans le langage de l'Institut, « un *ambisexuel* est un homme ou une femme qui aime, sollicite ou répond ouvertement aux occasions sexuelles avec la même facilité et le même intérêt quel que soit le sexe du partenaire et qui, en tant qu'individu sexuellement mûr, n'a jamais manifesté d'intérêt pour une liaison stable » (p. 132).

Le livre comprend deux parties : 1° *l'Etude préclinique* (1957-1970) et 2° *l'étude clinique* (1968-1977), ce qui est « conforme au concept de recherche global de l'Institut, qui est de tirer un enseignement d'hommes et de femmes sexuellement épanouis afin d'aider ceux qui rencontrent des difficultés » dont les cas sont analysés aux chapitres 13, 14, 15 et 16 (le dysfonctionnement de l'homosexuel-le, l'insatisfaction de l'homosexuel-le). La lecture est facilitée par un résumé, en fin de chapitre, et un index. Les chercheurs seront impressionnés par la richesse de la bibliographie. *Aucune Arcadienne, aucun Arcadien ne saurait se dispenser de la possession de ce livre,* à la condition de ne pas être rebuté par le caractère de sérieux lié aux données statistiques et à leur interprétation.

Quelles conclusions tirer ? Il est *impossible* d'évoquer, même superficiellement, tous les thèmes abordés dans *Les perspectives sexuelles :* méthode de sélection, groupes sélectionnés, profils de comportement sexuel et efficacité fonctionnelle comparés, physiologie homosexuelle, groupe ambisexuel, incidence et comparaison des profils fantasmatiques. Je voudrais me borner à formuler quelques remarques, capitales, de notre point de vue « arcadien ».

Tout d'abord, il est permis d'affirmer, à la lumière des expériences conduites en laboratoire, qu' « *il n'existe pas de différence quantitative significative dans la capacité des sujets à répondre par l'orgasme* aux techniques stimulatrices de masturbation, de caresses du partenaire et de fellation/cunnilingus, que le genre soit masculin ou féminin et *que la tendance sexuelle soit homo — ou hétérosexuelle* ». Quel que soit son sexe, quelles que soient ses tendances, un être humain « ressent toujours la même chose à la fois qualitativement et quantitativement » (Michel Meignant). *Ainsi les hétérosexuels n'ont pas le droit de dire et de croire que leur sexualité est supérieure à l'homosexualité.* De plus, s'il y avait une différence génétique entre homosexuels et hétérosexuels, « on pourrait mettre en évidence des différences de facilité physiologique à procéder à des échanges sexuels et de capacité à répondre à des formes semblables de stimulation sexuelle » (p. 186), ce qui n'est pas le cas.

Ensuite, lorsque des comparaisons s'effectuent entre homosexuels et hétérosexuels, elles tournent fréquemment à l'avantage des *HOMOSEXUELS !* Les homosexuels masculins et les lesbiennes disposent, en effet, d'un avantage de taille : l'empathie intra-genre, la faculté de s'identifier à l'autre du même sexe, parce qu'ils savent *ce qu'il éprouve.*

Un exemple le montre : « les lesbiennes savent que parfois les seins de la femme et/ou les mamelons sont sensibles — voire douloureux — au toucher pendant les règles ». Alors que la lesbienne stimulatrice demande à sa partenaire si ce type de caresse ne lui fait pas mal, « *pas une fois un mari n'a demandé à son épouse si la façon dont il caressait ses seins l'incommodait* » (p. 62). Mais ces exemples pourraient être multipliés : les couples homosexuels sont plus détendus et plus impliqués subjectivement ; ils échangent le plaisir à tous les niveaux (p. 59) ; ils consacrent davantage de temps aux jeux pré-coïtaux (p. 61). L'approche sexuelle est plus lente et moins pressante (p. 68). Chez l'homme, toutes les zones érogènes se trouvent stimulées (anus, cuisses, région périnéale, scrotum et bas ventre). L'approche lesbienne plus légère de la masturbation et du clitoris de la partenaire est mieux acceptée. Les lesbiennes déploient une habileté plus grande dans la pratique du cunnilingus (p. 69). La communication verbale et non verbale est meilleure dans le couple homosexuel, tandis qu'elle brille par son absence dans le couple hétérosexuel où le mari est tout entier accaparé par sa jouissance égoïste et son désir de la performance. Enfin, les menaces de rejet ou le rejet social effectif cimentent le couple homosexuel dont la liaison devient un havre...

. . . . . .

Sommes-nous si loin de la conception de M. Marc Daniel parlant de *la chance d'être homosexuel ?* (*Arcadie,* n° 35, novembre 1956, p. 16 à 23). Et pourtant ce sont des hétérosexuels, Masters et Johnson, qui écrivent : « L'opprobre social peut même devenir un *avantage sexuel* à long terme pour l'homosexuel lié, dans la mesure où il pousse les partenaires à attribuer une valeur toute particulière à leur liaison » (p. 207).

Evidemment tout n'est pas toujours « rose » dans l'homosexualité, mais les difficultés éprouvées dans la pratique sexuelle sont les mêmes pour les hétéros et les homosexuels (impuissance primaire, secondaire, occasionnelle, insuffisance de l'éjaculation, éjaculation précoce pour l'homme ; anorgasmie primaire, secondaire, occasionnelle, vaginisme pour la femme ; aversion sexuelle pour les deux sexes). La sexologie et la thérapie peuvent apporter des remèdes.

Les Arcadiens seront vraisemblablement choqués par le traitement de l'insatisfaction sexuelle des homosexuels et des lesbiennes candidats à l'hétérosexualité en vue d'une « conversion » (candidats 5 à 6 à l'échelle de Kinsey) ou

d'une « réversion » (candidats 2 à 4 à l'échelle de Kinsey). Les auteurs prétendent que le pourcentage d'échec est d'environ 33 % pour les homosexuels et 40 % pour les lesbiennes, au lieu des 80 à 90 % prévus selon une notion couramment admise, mais ils s'empressent d'ajouter que le pourcentage d'échec n'entraîne pas nécessairement l'idée d'une réussite dans les autres cas représentant la différence entre le pourcentage d'échec et le pourcentage de 100 %.

Je crois que les Arcadiens ont tort d'être choqués. La décision doit être prise en toute liberté par le sujet, sans aucune pression, ni celle du prosélytisme hétérosexuel (entourage, thérapeute), ni celle du prosélytisme homosexuel.

Néanmoins certaines considérations viennent jeter la suspicion à l'égard des chiffres avancés triomphalement par Masters et Johnson. Ces considérations, ils sont d'ailleurs les premiers à les formuler :

— les cas se résolvant à la manière d'un conte de fées « sont tout à fait exceptionnels » dans « une liaison entre un homme cotant 6 à l'échelle de Kinsey et une femme cotant 0 » (p. 310) ;

— les hommes et les femmes venus ou revenus à l'hétérosexualité étaient-ils fondamentalement homosexuels ?

— le succès de la thérapie ne peut être vérifié que si le comportement hétérosexuel se maintient pendant toute la vie du sujet ;

— les sujets choisis par Masters et Johnson ont été très soigneusement sélectionnés : « 33 des 54 hommes et 7 des 13 femmes étaient mariés ou vivaient maritalement depuis longtemps » (p. 348). Leurs motivations étaient fortes.

Bref, il n'y a pas de disparités fonctionnelles marquées entre hétéros et homosexuels des deux sexes. La physiologie et les réactions physiologiques restent les mêmes. Les contradictions relevées dans les travaux des endocrinologues empêchent d'admettre la mise en évidence d'un « facteur » hormonal dans la genèse de l'homosexualité. Non seulement l'homosexualité n'est pas une maladie, mais ni l'homosexualité ni l'hétérosexualité ne constituent un phénomène unitaire. Un homosexuel exclusif, un hétérosexuel exclusif ne son pas attirés par *toutes* les personnes du même sexe ou de l'autre sexe. Il leur arrive parfois d'être plus étroitement liés, du point de vue psychosexuel, avec des sujets n'appartenant pas au sexe de prédilection amoureuse.

A mes yeux, le livre *Les Perspectives sexuelles* de Masters et Johnson aide à la compréhension de la sexualité. Il comble une partie du fossé qui sépare l'homosexualité de l'hétérosexualité. Mieux, il fonde *scientifiquement* la non-différence entre homosexuels et hétérosexuels quant aux capacités orgastiques. Masters et Johnson révèlent que les homosexuels ont des fantasmes HÉTÉROSEXUELS et les hétérosexuels des fantasmes HOMOSEXUELS pendant leurs rapports sexuels.

On finira bien par comprendre un jour que les vraies différences sont entre les individus et non entre des catégories mythiques, homosexualité et hétérosexualité et que chaque individu possède en lui des potentialités *Hétéro* ET *Homosexuelles*, actualisées ou contrariées par son histoire singulière. Un homme ou une femme homosexuels, une femme ou un homme hétérosexuels sont « d'abord un homme ou une femme par *détermination génétique* ». Ils sont homosexuels ou hétérosexuels par *préférence ACQUISE*.

Je suis de ceux qui pensent profondément que « l'*ambisexualité* pourrait représenter un niveau d'*épanouissement sexuel*, sinon *social*, vers lequel s'acheminent les sociétés hétérosexuelles et homosexuelles »... dans la mesure où les ambisexuels seront capables de créer le terrain nécessaire à des échanges psychosociaux suivis.

PIERRE FONTANIE.

LUCIEN TRONC

ENFER ROUGE MON AMOUR

Un chant d'amour...

Ed. Le Seuil — 50 F

UN CONGRÈS EN ESPAGNE

par RICHARD LORENZO SANZ
et HECTOR ANABITARTE RIVAS.

Du 5 au 7 avril s'est déroulé à Santa Cristina d'Aro, en Catalogne, le IIe Congrès de l'International Gay Association (I.G.A.). Des délégations de 21 pays et de trois continents y ont participé (1), et la rencontre, comme cela a été dit dans la conférence de presse qui l'a clôturée, peut-être qualifiée de positive. On a choisi la Catalogne comme lieu de réunion, et ainsi que l'a rapeplé Roger de Gaimon, coordinateur général du F.A.G.S., à cause du refus du ministère de l'Intérieur de Madrid de légaliser une telle organisation, refus, qui se base, paradoxalement, sur la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Pour le ministère de l'Intérieur espagnol un mouvement homosexuel est l'apologie de quelque chose qui attente à la morale publique.

Pendant trois jours 180 personnes, dont 45 femmes, se sont rencontrées, ont échangé des informations, des expériences, des idées, des projets. On a discuté et approuvé diverses résolutions.

Les résolutions.

Une des résolutions du IIe Congrès est la solidarité avec la revue homosexuelle grecque, que le gouvernement d'Athènes a qualifiée d'obscène. L'I.G.A. a résolu de faire pression sur le Marché Commun Européen, le Conseil d'Europe et d'autres organisations internationales. Egalement en Grande-Bretagne a commencé un processus anti-homosexuel car on craint une « conspiration pour corrompre la morale publique ». D'un autre côté, l'I.G.A., avec la collaboration de la C.H.E., le mouvement britannique, s'intéressera aux homosexuels latino-américains qui résident actuellement en Angleterre, pour qu'on leur obtienne le statut de

(1) *Arcadie* y était représentée par les auteurs de cet article.

réfugiés politiques, car leurs vies seraient en danger si on les renvoyait dans leurs pays. Concrètement, en Argentine, le gouvernement a un comportement homophobique. Une autre des résolutions, est celle de faire pression sur le gouvernement de Chypre, pour qu'il modifie sa politique contre les droits homosexuels.

En ce qui concerne l'Espagne, l'Internationale continuera à s'intéresser à la législation du F.A.G.C. Ce mouvement qui a donné en mars une importante conférence de presse à Madrid, a ouvert en réponse à la résolution arbitraire du ministère de l'Intérieur, un recours contentieux administratif.

En ce qui concerne la Charte Européenne des Droits de l'Homme, on essaiera de faire en sorte que celle-ci s'intéresse aux droits essentiels des homosexuels. En relation avec le Tiers Monde et le camp socialiste, l'I.G.A. essaiera de créer la formation de mouvement là où il n'y en a pas. Là où la répression est plus dure et systématique, on commencera par les contacts au niveau personnel et en essayant d'influer sur les moyens de communication de ces pays-là.

Pour le Tiers Monde étaient présents des activités du Mexique et d'Argentine, ces derniers en exil, et en ce qui concerne le camp socialiste, on a annoncé l'arrivée de polonais, mais finalement ils n'ont pas été présents. Dans un reportage, Agel Pezzana, membre du FUORI ! le mouvement italien fédéré au Parti Radical, a dit « que la répression la plus forte contre les homosexuels se produit dans les pays qui se nomment socialistes. Et je veux ajouter la chose suivante : L'ennemi le plus grand du Socialisme n'est pas le Capitalisme, mais le Socialisme réel ».

L'I.G.A. a sollicité les députés de Gauche présents à la conférence de presse afin qu'ils essaient d'intercéder devant les gouvernements d'Union Soviétique et de Cuba car ils sont l'écueil principal dans les transactions pour arriver à ce que l'I.G.A. soit reconnue par les Nations Unies comme étant une organisation non gouvernementale avec un caractère consultatif. D'autre part, il est nécessaire de signaler qu'une délégation du P.S.U.C., le Parti Communiste de Catalogne, a été présente au Congrès, manifestant sa solidarité. D'autres partis de Catalogne se sont aussi solidarisés : les Nationalistes de Gauche, les Socialistes (P.S.O.E.), la Ligue Communiste, M.C. et autres.

Les lesbiennes dont la participation fut importante, ce qui a été remarqué avec enthousiasme, ont résolu de réaliser une rencontre préalable au prochain Congrès, qui se

déroulera en Italie, en 1981, son organisation à la charge du FUORI !

Une des résolutions se réfère à l'Organisation Mondiale de la Santé : On demande à ce que l'homosexualité ne figure plus dans la liste des maladies mentales. Egalement a été approuvée une résolution de pression qui consiste, ironiquement, à célébrer pendant le Jour Mondial de la Santé, le « Jour Mondial du Malade ».

Sur le plan international, l'I.G.A. sollicitera le Secrétariat International d'Amnesty International, et s'adressera également à quelques-unes des organisations nationales, afin que A.I., en accord à ce qu'elle a résolu à son congrès international de Louvain, adopte les prisonniers accusés de défendre les droits homosexuels, comme étant des prisonniers de conscience. D'autres organisations vers lesquelles se dirigera l'I.G.A. seront le Conseil Mondial des Eglises et l'Organisation Internationale du Travail (O.I.T.).

Un thème très débattu dans le congrès a été celui de la sexualité infantile et de la pédérastie. On a reconnu que ce thème était super-tabou, même pour le mouvement homosexuel.

Le Congrès s'est également occupé de la situation en République d'Irlande, où sont en vigueur des lois anti-homosexuelles qui contredisent la constitution de 1937.

Durant les Pâques de 1981 pour la troisième fois l'I.G.A. réalisera sa rencontre annuelle. La vie en commun de personnes de différents continents, et ce qui est plus important d'idéologies très diverses, depuis ceux que l'on appelle modérés ou réformistes — et ces définitions n'arrivent pas à englober l'ensemble des assistants —, nous répétons, la vie en commun de toutes ces personnes est un des aspects les plus remarquables de ce Congrès. C'est une démonstration de compréhension, de fraternité, de maturité, et aussi d'intelligence politique. Pour la première fois dans l'histoire des homosexuels des deux sexes, ceux-ci peuvent compter en un instrument capable de les représenter, de coordonner leurs efforts de manière systématique. Une voix parcourt le monde, celle des homosexuels, qui disent « ça suffit » à l'oppression et à la marginalisation. Nous voulons être libres dans une société libre, et cela est important non seulement pour les homosexuels, mais aussi pour toute la société.

RICHARD LORENZO SANZ.
HECTOR ANIBITARTE RIVAS.

ÉTRANGES AMOURS ROYALES

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Dans les numéros 336 et 337 d'*Historama*, Pierre Chevallier, à qui nous devons un récent Louis XIII édité chez Fayard, se penche sur les « étranges amours » masculines du fils présumé de Marie de Médicis et du Vert-Galant auquel il ressemblait à peu près comme un canard à une vache.

« Jusqu'à une date récente, la pudibonderie des historiens a évité de poser la question de l'homosexualité de Louis XIII, alors que, paradoxalement, ils ne gardaient pas les mêmes réserves envers Henri III et ses mignons. »

C'est exact mais, ô paradoxe des paradoxes !, jusqu'à présent on n'osait pas parler de l'homophilie (terme beaucoup plus exact qu'homosexualité) en ce qui concerne Louis XIII parce qu'il apparaissait scandaleux qu'un roi de France pût s'y livrer (1) et que cela dépitait l'orgueil national du coq gaulois, maintenant on aurait plutôt tendance à méprises l'infantilisme de ce monarque plus à l'aise en train de faire des confitures que sur un trône et à lui reprocher de n'avoir pas eu le courage de jeter le masque et de vivre sa vie selon sa véritable nature. Si bien que le destin de cet avorton malingre et valétudinaire a été et reste l'incompréhension, la moquerie et le désamour.

« Le roi était chaste à l'égard des femmes qu'il a aimées d'un amour tout platonique (2), mais, par compensation,

(1) Henri III est l'exception qui confirme la règle. Certains Français le considèrent comme un empereur du Bas-Empire alors qu'il fut un bon roi soucieux de l'intérêt national et bretteur à l'occasion ; mais il a été tellement chansonné que la plupart des hétéros n'éprouvent plus, à son égard, qu'une pitié méprisante et rigolarde.

(2) On doit cependant le créditer de Louis XIV... bien que le fait soit très contesté (voir Alexandre Dumas).

et selon l'euphémisme de Victor-Lucien Tapié, il eut d'ardentes amitiés masculines. »

C'est le moins que l'on puisse dire, et ce dès son âge le plus tendre. Dans le premier volet de son article, Pierre Chevallier nous conte les amours ancillaires du petit Louis et sa véritable passion pour « de rudes soldats, des cochers et des valets de chiens », c'est-à-dire, en somme, tout ce qu'il y avait de plus viril à l'époque. Certes, je le comprends. Il ne se complaît que dans « la société masculine » (il écrira à Richelieu : « Il m'ennuie bien que la reine ne soit accouchée pour m'en retourner en Picardie ou ailleurs POURVU QUE JE SOIS HORS D'AVEC TOUTES CES FEMMES. ») Louis Battifol, dans *Le roi Louis XIII a vingt ans*, écrit : « Louis XIII, dont la conduite morale a été irréprochable, semble avoir compensé les passions dont il se privait par des amitiés masculines vives » (dont il ne se privait pas). De son côté, Pierre de Vaissière, dans *La conjuration de Cinq-Mars*, estime : « Fils du célèbre Vert-Galant, Louis XIII est un chaste (*toujours la loi des compensations ?*). Pour ce qui est de ses favoris, il semble bien difficile d'attribuer la violente passion qu'il leur a portée à autre chose qu'à son désir maladif d'entière et étroite intimité. »

Quoi qu'il en soit, la longue galerie des favoris masculins du prince commence par un cocher au nom prédestiné, Saint-Amour, un valet de chiens, Haran, le grand prieur de Vendôme, Alexandre Monsieurs, le commandeur de Souvray, Montpouillan la Force, Nogent-Bautru, enfin et surtout Charles, marquis d'Albert, duc de Luynes, connétable plus ou moins spadassin qui inspira au roi adolescent « une attirance mystérieuse, puissante et toute physique ». Une galerie de portraits très éclectique, comme on voit, mais l'éclectisme n'est-il pas le propre de l'homophilie ?

Que vous faut-il de plus ? « L'enfant — il n'a que sept ans — se fâche contre le comte de Torigny qui a accompagné au jardin Mme de Longueville... et dit à un gentilhomme : « Je lui pardonne à la charge qu'il s'habillera en fille ! » Pauvre Torigny ! L'anecdote ne dit pas s'il a dû se travestir. Le 18 octobre 1611 (il a dix ans), Louis fait un rêve dont le contenu sexuel doit faire bander de plaisir feu Sigmund dans sa tombe : « Il a songé que Courtenvaux avait une fille que sa jeune femme avait faite et que Haran (*le valet de chiens*) en avait été le compère. On connaît déjà Courtenvaux que le jeune Louis aurait voulu voir besogner son épouse car il le supposait impuissant. C'est

pourquoi, dans son rêve, c'est l'un de ses favoris, Haran, qui engrosse l'épouse de Courtenvaux. » Ce rêve est, à la fois, très intéressant et significatif : Haran est un rustre, un valet de chiens d'un état social inférieur. En l'imaginant en train de violer l'épouse d'un homme qui lui est socialement supérieur, le jeune Louis non seulement se libère de ses fantasmes mais encore donne libre cours à une révolte révélatrice de l'anormalité sexuelle et « punit » les femmes — qu'il méprise — en les humiliant. On le taxerait aujourd'hui de « racisme », ce mot passe-partout qui a remplacé le « colonialisme » de papa. Item pour un jeune laquais nommé César : « Il le fit cocher de son petit carrosse à bidets et l'aimait, en parlait souvent... » Item, enfin, pour le soldat Descluseaux : « C'est tout naturellement que sa passion pour le métier militaire amène le dauphin, puis le petit roi, à distinguer un soldat, Descluseaux. Il n'a pas encore cinq ans, le 28 juillet 1606, qu'il s'écrie en le voyant entrer : « Hé ! vela mon mignon, venez mon mignon Descluseaux ! » Le 1er juillet, il sème des feuilles de rose sur le banc où est Descluseaux afin que sa place sente bon (*sic — mais peut-être le soudard sentait-il quand même un peu le bouc ou se laissait-il aller à des incongruités ?*) Le 28 juillet, il se fait mettre en sentinelle par son mignon... mais refuse de le faire asseoir à sa table parce qu'il n'est pas gentilhomme. Le jour de son baptême, le 14 septembre 1606, il aperçoit Descluseaux parmi la compagnie et le hèle : « Hé ! mon mignon, venez, mon mignon ! » (*le jour de son baptême ! voilà qui est, pour le moins, original*). Passion mêlée d'un zeste de masochisme s'il faut en croire le chroniqueur Héroard : « Jusqu'en 1616-1617, le jeune adolescent continue de s'intéresser à Descluseaux... Le 20 juin 1617, Louis est, à cette époque, vraiment roi mais il prend la garde, se fait mettre en sentinelle, y reste jusqu'à une heure après minuit et c'est Descluseaux qui le commande. » Il a beau n'avoir que seize ans, c'est tout de même renversant, vous ne trouvez pas, cousins ? Imaginez que la même chose se produise à l'Élysée, que notre jeune Président s'amuse à venir dans la guérite jusqu'à minuit et manœuvre sous la conduite de son garde républicain favori ! Ah ! la tête des journaux et de l'opinion publique, si j'ose dire... et les médias, et les chansonniers, et Carter, et Brejnev, et... Je sais bien que nous avons eu un Président qui aimait à se balancer dans les arbres du jardin de l'Élysée ou qui descendait du train en pyjama mais tout de même, tout de même...

Qui d'entre nous n'a pas eu son Haran, son Descluseaux ou son de Luynes ? Pour nous, aucun doute : la nature de Sa Majesté est homophile et le dauphin se comporte comme une jeune Caroline ou, si l'on préfère, comme une folle tordue. Mais enfin, les adultes hétéros pouvaient se bercer d'illusions et penser que ce n'étaient là qu'inclinations passagères de l'âge tendre ; or, le défilé des favoris continua.

Contarini écrit à propos de Montpouillan, fils du duc de la Force et pourtant huguenot : « Après de Luynes, il a la première place dans l'amour du roi. » Puis ce fut de Toiras, vite éclipsé par François de Barradat. Le nouvel élu devint premier gentilhomme de la chambre contre 120 000 écus, capitaine de Saint-Germain, lieutenant du roi en Champagne, grand bailli de Troyes, gouverneur de Châlons tandis que son frère ecclésiastique obtenait l'évêché de Noyon. Une faveur qui rapporte. Nos petits scandales financiers font pâle figure à côté. Le diplomate italien Morosini, qui, en tant que Vénitien était orfèvre en la matière, déclare nettement que l'ancien page reçut toutes ces récompenses « *non gia per li affari di stato ma per le caccie e per le inclinationi particolari del re* » (non pour les affaires de l'Etat mais pour la chasse et les inclinations particulières du roi). La petite tête du favori ne résista pas à tant d'honneurs. Il eut le tort de vouloir se mêler de politique et sa chute, machinée par le cardinal et la reine-mère, fut encore plus rapide que son ascension. Il est vrai que l'ingrat « trompait » le roi avec la belle Cressia, voulut même l'épouser... C'en était trop, « le cardinal se servit de l'indignation du roi pour s'en défaire ». Ah ! mais...

Le successeur au titre ne fut autre que Saint-Simon, le père du mémorialiste. Soit dit en passant, le fils est fort discret sur les faveurs royales dont jouit abondamment le père. Les autres étaient beaux, ce Saint-Simon-là était laid, un « petit punais », et sa grossièreté de langage le fit surnommer « le stercoral », ce qui est tout un programme ! Toujours est-il que ses ennemis, qui étaient fort nombreux, expliquent sa fortune par « une habile utilisation de l'étrier et son usage impeccable du cor de chasse » ! Ce qui m'a laissé rêveur. Ce fut cependant lui qui « dura » le plus. « *Cher ami* » *perd la tête.*

La 2e partie de la longue étude de Pierre Chevallier, parue dans le N° 337 d'*Historama*, est entièrement consacrée au plus célèbre de cette longue lignée de favoris royaux : Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. Amours

tragiques puisque, après bien des péripéties et des maladresses, il fut finalement décapité, ainsi que le comte de Chalais et De Thou, sans oublier le comte de Montmorency coupable de s'être battu en duel sous les fenêtres de Richelieu. Mais l'histoire est trop connue pour que nous entrions dans les détails. Voyez encore Alexandre (Dumas).

« Après M. le Premier, voici M. le Grand. De Barradat et Saint-Simon n'avaient exercé que la charge de premier écuyer, d'où leur titre officiel de « M. le Premier ». Cinq-Mars jugea qu'en qualité de fils de Maréchal de France la charge de premier écuyer était au-dessous de lui. La jeunesse et la beauté n'autorisent-elles pas à demander plus qu'il est raisonnable ? » questionne Pierre Chevallier.

Car M. le Grand — puisque M. le Grand il y a — était beau. Infiniment plus beau — et plus jeune — que son protecteur. Mais cela ne surprendra personne, n'est-ce pas ? En vérité, les deux amis étaient aussi dissemblables qu'il est possible. Le jeune marquis luxurieux, ardent, voluptueux, coquet, généreux, séducteur, mondain, brillant, aimant le luxe et le confort. Le roi vieillissant, se montrant, comme beaucoup d'entre nous, hélas !, pingre, mais aussi chaste, ronchon, timoré, jaloux, circonspect, procédurier, égoïste, mesquin, misogyne et misanthrope. Quel ménage ! En fait, remarque Tallemant des Réaux, auteur des *Historiettes*, « le roi aimait tout ce que M. le Grand haïssait et M. le Grand haïssait tout ce que le roi aimait ». D'où d'innombrables « picoteries » entre les deux compères, le roi allant pleurer dans le camail de Richelieu, lui faisant même rédiger des « procès-verbaux » (*sic*), en style de notaire, pour constater ses démêlés et y mettre bon ordre ! Rôle dévolu à André Baudry au Château d'O.

Finalement, la seule question... pendante est : cette passion de Louis XIII pour ses favoris, qui ne fait pas de doute comme il ne fait pas de doute qu'elle soit de motivation homophile, est-elle restée platonique ? « Aucun texte ne permet de dire que le jeune prince et de Luynes soient passés aux actes. C'est seulement à propos de François de Barradat que Tallemant (*la plus mauvaise langue de France bien qu'hétérosexuel*) rapporte du roi « qu'on l'accusait de faire cent ordures avec lui ». L'imprécision, l'emploi du « on » ne permettent pas de retenir ce texte. Les deux passages relatifs à Cinq-Mars sont autrement détaillés. Voici le premier : « De Fontrailles dit qu'étant entré une fois à St-Germain brusquement dans la chambre de M. le Grand, il le surprit comme il se faisait frotter

depuis les pieds jusqu'à la tête d'huile de jasmin, et, se mettant au lit, il lui dit d'une voix peu assurée : « Cela est plus propre. » Un moment après on heurte, c'est le roi. Il y a apparence, comme le dit le fils de feu l'Huillier, à qui on contait cela, qu'il s'huilait pour le combat. »

Deuxième anecdote : « On m'a dit aussi qu'en je ne sais quel voyage, le roi se mit au lit dès sept heures. Il était fort négligé ; à peine avait-il une coiffe à son bonnet. Deux grands chiens sautent aussitôt sur le lit, le gâtent tout en se mettant à baiser Sa Majesté. Il envoya déshabiller M. le Grand, qui revint paré comme une épousée : « Couche-toi, couche-toi », lui dit-il d'impatience. Il se contenta de chasser les chiens sans refaire le lit et ce mignon n'était pas encore dedans qu'il lui baisait déjà les mains. » Oh ! je sais que cela ne prouve rien en un heureux temps où l'on recevait souvent dans son alcôve, voire dans son lit (surtout l'hiver) mais enfin, il y a présomption. La seule chose qui me choque, dans ce récit, est l'ironique « paré comme une épousée » s'appliquant à Cinq-Mars qui n'était aucunement homosexuel (et n'était-ce pas précisément cette virilité et son succès auprès des dames qui plaisaient ?) Comment je le sais ? *Elementary, dear Watson !*

« Peut-on admettre que Cinq-Mars ait accepté de passer aux actes et, d'un autre côté, faut-il admettre que Louis XIII, quelle qu'ait pu être la force de la passion qui l'animait, aurait contraint son favori à aller jusqu'où il n'avait aucunement envie de se rendre ? » Cela cadrerait mal avec le caractère du roi. « Il reste qu'il a pu se borner aux caresses extérieures sans franchir certaines limites. C'est ce que confirme un passage dans lequel Richelieu écrit que le roi voudrait que Cinq-Mars « se contente de ces caresses » (au lieu d'aller courir les filles). « La rigueur de Louis, ses sincères croyances religieuses, son horreur du péché sont autant de raisons pour incliner à penser que l'homosexualité de ce prince est restée latente et ne s'est exprimée que par des manifestations extérieures. Mais lorsque la nécessité et le devoir le lui ont commandé, Louis XIII n'a jamais hésité à sacrifier ses préférences personnelles. » En particulier, quand Cinq-Mars a comploté contre le cardinal et a perdu la tête, ça n'a plus du tout branlé dans le manche.

Le saint homme !

JEAN-PIERRE MAURICE.

LE MUR ET LE DÉMON

« Regarde, mon grand, ça ne va pas tarder. »

Frédéric se pencha devant Bernard autant que le lui permettait sa ceinture. Les deux visages se collèrent contre le hublot. En approche finale, l'avion survolait une campagne presque déserte ; des hectares de terrain labouré, quelques maisons ; puis un canal, une grue, de nouveau le sol désert, tout proche maintenant.

« Tiens, ça y est ! »

Les doigts interminables de Frédéric se crispèrent sur le pantalon de Bernard. Un damier de voitures multicolores avait soudain surgi à leurs yeux, de larges avenues plantées d'arbres entourant des maisons et des jardinets cossus, des immeubles, la ville, à perte de vue.

« Regarde, là haut. »

Une large échancrure zigzaguait à travers le moutonnement des forêts, devenant invisible au fur et à mesure qu'elle s'incurvait.

« Je te présente le mur de Berlin, côté Nord. »

Frédéric étreignit la main de son compagnon et se recala dans son siège, fermant les yeux pour mieux savourer le frisson de l'atterrissage.

C'était la première fois, en quatre ans de vie commune, qu'il emmenait Bernard dans un de ses déplacements à l'étranger. Les grandes tournées qu'il avait effectuées à travers le monde, il les avait faites seul. Son calendrier de jeune concertiste international ne coïncidait guère avec celui d'un étudiant en médecine. Bernard accompagnait Frédéric à ses récitals parisiens, parfois à des festivals de province en période de vacances. Mais entre les séjours à Paris que Frédéric consacrait à son travail et à ses enregistrements, c'étaient de longues séparations au cours desquelles chacun s'était composé un code de conduite. Bernard, attaché comme un chien fidèle au garçon qu'il aimait

plus que lui-même, s'interdisait généralement les aventures éphémères. Il sortait quelquefois, pour s'assurer que sa beauté lui valait toujours des succès, qui le confortaient quant à l'attachement que son ami lui conservait.

Frédéric, en revanche, trompait assez fréquemment la solitude de ses périgrinations en ne boudant pas les occasions que son charme, son talent, son prestige lui valaient à chacune de ses étapes.

A leurs retrouvailles, un accord tacite leur avait fait éluder ces questions. Ils reprenaient leur vie comme elle s'était arrêtée quelques semaines auparavant, chacun conservant pour lui le souvenir de leurs aventures. Frédéric lançait de temps en temps, d'un ton ironique, quelques questions à ce sujet, auxquelles Bernard ne répondait jamais que de façon évasive ; de son côté, il se refusait à ce genre d'enquête. Il préférait de loin ne rien savoir. Ce court déplacement à Berlin — un concert à l'Ouest, un récital à l'Est le lendemain —, Frédéric pouvait pour une fois ne pas le faire seul. Il était heureux de pouvoir faire ainsi découvrir à son ami une ville qui l'avait toujours fasciné.

Son imprésario leur avait réservé une chambre au Frühling Am Zoo, en plein cœur de la ville. Mais il n'aurait guère le temps de guider son ami à travers les curiosités de Berlin-Ouest. Sa répétition allait l'occuper tout l'après-midi ; il remit un plan à Bernard, lui conseilla le circuit classique : la porte de Brandebourg, le Mur, le musée de Dalhem. Il lui donna l'adrese de quelques tavernes sympathiques. Ils se retrouveraient à six heures, le soir, à la Philarmonie.

Ils n'eurent que le temps de retourner à l'hôtel pour se préparer. Comme à l'accoutumée, Bernard jeta un dernier coup d'œil à l'habit de Frédéric, lui rajusta son nœud papillon, passa un peigne dans la crinière chatain de son compagnon.

Frédéric était nerveux, tendu, comme avant tous ses concerts ; Bernard, quant à lui, paraissait dépaysé, plus taciturne et inquiet qu'à l'ordinaire.

« Qu'as-tu fait de ton après-midi ? »

« J'ai suivi tes conseils. Je me demande ce que tu trouves de si fascinant à Berlin. »

Ils s'étaient mis debout devant la fenêtre ouverte. La nuit tombait sur les lumières et l'agitation du Kurfürstendamm. Frédéric, plus grand et plus mince que Bernard, s'était placé derrière lui, l'enserrant de ses bras croisés autour de

ses épaules. Bernard caressait les doigts magiques de Frédéric.

« Tu comprendras mieux demain, lorsque nous serons à l'Est. As-tu vu le Mur ? »

« Oui. Je comprends maintenant pourquoi personne n'a pu le franchir vivant depuis dix ans. »

« Les Américains et les Russes ont de quoi faire sauter vingt fois la planète. Le Mur peut tuer vingt fois avant de se laisser violer. »

Le carrousel des voitures s'amplifiait, les enseignes des cinémas, des bars, des théâtres jetaient une lumière bariolée sur la foule compacte qui se pressait le long des trottoirs.

« Tout cela est d'ailleurs logique, mon grand. Le monde a frôlé l'Apocalypse pour les quatre cents kilomètres carrés de Berlin-Ouest. Quoi de plus normal dans ces conditions que le Mur soit la frontière la plus infranchissable de la Terre. »

Frédéric se détacha lentement de Bernard. L'heure était venue de partir.

*

Tout se passa sans histoire à la Philarmonie. Malgré la chaleur des ovations, Frédéric refusa le bis, selon la règle qu'il s'était imposée lorsqu'il jouait avec orchestre. Il s'excusa auprès du chef de partir avant la fin du spectacle. Joyeux et détendu, il retrouva dans sa loge le Bernard de ces soirs-là, les yeux brillants de fierté secrète, le regard où l'inquiétude naturelle s'était dissipée. « On file », lui dit-il simplement. Ils dévalèrent l'escalier de service, s'engouffrèrent dans leur voiture de location.

Dans la pénombre du parking, Frédéric attira Bernard contre lui. Ses admirateurs berlinois en seraient quittes pour l'attendre en vain.

« Comment m'as-tu trouvé, mon grand ? »

Question rituelle à laquelle Bernard était bien incapable de répondre. Frédéric sourit et l'embrassa.

« Je vais te confier un petit secret. Pour une fois, je suis content de moi. »

Il se frotta les mains et mit la voiture en marche.

« Le Chef était excellent. C'était très bon, vraiment très bon. Demain, à l'Est, ça risque de ne pas être pareil. »

Il mit le cap en sifflottant sur le Kleist Kasino, une des boîtes les plus huppées de Berlin. Sa mise et celle de Bernard ne dépareraient pas. Ce soir, il avait envie de champagne.

Ils regagnèrent assez vite leur hôtel. Car cette nuit était une « nuit du démon ». C'est ainsi que dans leur jargon intime ils avaient baptisé les heures qui suivaient un concert ou un récital. A la fougue et à la nervosité naturelle de Frédéric s'ajoutaient l'énervement, le trac, l'ivresse des applaudissements et des bravos. Face à ce Frédéric déifié, l'abandon passionné de Bernard s'exacerbait, et leur étreinte prenait un tour inhabituel, frénétique, satanique, où tous les interdits s'effondraient.

*

Il était plus de trois heures du matin lorsque Frédéric s'accouda au rebord de la fenêtre. Il avait avalé un somnifère. Un verre de jus de fruit à la main, il contemplait le grouillement incessant du Kurfürstendamm. Il imagina le centre de Berlin-Est, à quelques kilomètres à vol d'oiseau, vide et glacé. Pouvait-on parler d'une même ville, de deux villes ? Deux mondes. Non, deux vitrines. Ville à cheval sur deux mondes ; résumé du monde en deux morceaux. Un puzzle, voilà. Un puzzle géant, réduit à deux éléments, posé là par les géomètres de l'histoire. Sa rêverie se prolongea longtemps. En s'allongeant, il réveilla Bernard, dont les cheveux coupés court, qu'il portait en frange, étaient frisés de sueur. D'un geste tendre, il essaya de les recoiffer.

« Que penses-tu du démon allemand ? »

Bernard referma les yeux dans un demi-sourire.

« Je te répondrai demain. »

*

Ils franchirent la frontière en fin d'après-midi, au Sheckpoint Charlie. Barrière Ouest, contrôle des passeports, douane, change obligatoire, fouille du véhicule. Frédéric avait emporté dans une valise plate ses habits pour la soirée. A l'Est, il porterait une tenue plus moderne, un simple costume bleu pétrole, chemise blanche et cravate bariolée. Le Vopo de service grimaça en découvrant des partitions. Il était interdit d'importer des imprimés de l'Ouest. Frédéric, qui parlait assez bien l'allemand, fit mine de bredouiller quelques mots en exhibant un carton d'invitation à son récital. Amadoué, le Vopo referma la valise et le coffre. Il ne leur resta qu'à franchir le dernier obstacle, la barrière Est. Le tout avait pris une bonne demi-heure.

Frédéric s'engagea à allure modérée dans la Friedrichstrasse, puis tourna à gauche dans Unter den Linden. La plus célèbre avenue de la ville était déjà presque déserte, le samedi étant jour de fermeture pour les rares magasins du centre. Bernard regardait d'un œil curieux ce monde nouveau pour lui, que Frédéric le laissait découvrir en silence. Immenses bâtisses staliniennes, piquées d'oriflammes, larges artères de circulation presque vides. Frédéric n'eut que l'embarras du choix pour garer sa voiture près de l'Alexanderplatz, rendez-vous des Berlinois de l'Est. Une ville sans voitures et sans boutiques offre certains agréments, mais ne laisse pas de respirer la tristesse et l'ennui. Ils s'assirent au pied de la tour de télévision, à la seule cafeteria ouverte.

« Tu as déjà joué ici une fois, je crois ? »

« Oui, il y a cinq ans, c'était déjà au Schauspielhaus, d'ailleurs. »

« L'atmosphère doit être assez différente, par rapport à l'Ouest ? »

« Ce n'est pas comparable. Ici, les gens ont beaucoup moins de spectacles que de l'autre côté. Alors les salles sont toujours pleines. Et c'est plus direct, moins bourgeois, moins cossu. »

« En somme, tu préfères ce genre ? »

« Non, parce que musicalement c'est différent aussi. Il y a moins de snobs dans la salle, mais la plupart des gens sont peu connaisseurs ; ce régime ne leur permet pas d'accéder en moyenne à une culture musicale comparable à celle de l'Ouest. »

« Il est moins facile de se procurer des disques, j'imagine. »

« Oui, et surtout à cause de ce clivage stupide qu'il fait entre la musique dite bourgeoise et les autres. On a eu du mal à faire admettre mon programme de musique française et espagnole. »

Frédéric leva ses yeux clairs vers la gigantesque tour coiffée d'une boule vitrée bleuâtre.

« Tu sais, même si je joue horriblement mal tout à l'heure comme c'est probable — les miracles ne se répétant pas —, je suis sûr de mon succès. Ici, applaudir de la mu-

sique bourgeoise et un artiste occidental, c'est un défoulement. Et il en est peu qui s'apercevront que j'ai mal joué. »

Bernard déchira la petite enveloppe qui contenait les six markss, changés à la frontière, pour payer leurs deux verres de bière.

« Qu'est-ce qui te fait sentir si tu as bien ou mal joué ? »

« Ce soir, c'est moi seul qui pourrai juger. Mais hier, comme à New York ou à Paris, c'était autant le public que moi. Il n'y a pas deux ovations qui se ressemblent. On a vite fait de distinguer la façon d'applaudir des vrais connaisseurs de celle des ignares, l'applaudissement de convenance de celui de satisfaction. Il suffit d'avoir une idée du public au départ pour juger de la qualité à l'arrivée. »

Bernard contemplait la tour, la boule vitrée qui cachait le soleil. Frédéric lui prit la main.

« As-tu remarqué quelque chose d'amusant sur cette tour, hier après-midi, pendant ta ballade ?

Bernard répondit par une mimique négative.

« Tous les soirs, le soleil couchant se reflète sur les vitres de la tour, et envoie vers l'Ouest une immense croix de lumière. Comme message socialiste à l'Occident, on ne pouvait rêver mieux... »

Frédéric ne s'était pas trompé. La salle du Schauspielhaus était comble. Quand il eut plaqué le dernier accord de la Toccata de Racel, un rugissement de bravos jaillit. Frédéric estimait sa prestation plutôt médiocre.

Comme d'habitude, il salua par de petits hochements de tête, ponctués d'inclinaisons profondes dont il se relevait en arrière, d'un mouvement sec, la masse claire de ses cheveux. Pour tenter de calmer l'enthousiasme, il donna en premier bis deux préludes de Debusssy, lents et transparents. Mais l'ovation ne faiblissait pas. Il imagina alors de terminer par un nocturne élégiaque de Rachmaninoff. L'idée n'était pas bonne ; les applaudissements crépitèrent de plus belle. La slavophobie ambiante n'était pas un leurre, mais le niveau de culture musicale non plus.

Après avoir salué une dernière fois, il agita les bras en signe d'adieu et disparut définitevement dans les coulisses.

Quand il redescendit de sa loge avec Bernard, la petite salle était déjà pleine de garçons et de filles piaffant d'impatience, leurs programmes à la main. Frédéric adressa un sourire à tous, s'excusa de parler très mal l'allemand, et

s'assit derrière une table pour la traditionnelle cérémonie des autographes. Regard, sourire, poignée de main, signature, re-sourire. Son mutisme factice lui permettait d'accélérer la cadence. Personne n'essaya d'ailleurs de lui parler en anglais ou en français.

Il tressaillit de surprise en apercevant un de ses disques qu'on posait sur la table. Il leva les yeux et son sourire de commande s'éclaira en découvrant le garçon qui le tenait.

« Qui vient de l'Ouest », pensa-t-il, en serrant la main timidement tendue, lui ou seulement le disque ? Il continua de le regarder, fasciné par sa beauté, cherchant quoi dire. L'autre le dévorait aussi des yeux, la bouche légèrement ouverte.

« Que dois-je écrire ? », lui demanda finalement Frédéric, en ouvrant la pochette.

Le garçon hésita quelques secondes. Il restait quatre ou cinq personnes qui attendaient derrière lui.

« Für Steve », répondit-il en maintenant la fixité de son regard.

« Vous venez de l'Ouest » ? murmura Frédéric en s'exécutant.

« Non, mais j'ai tous vos disques. »

Frédéric referma la pochette. Ses yeux se levèrent de nouveau et il sut qu'une des clauses de son *modus vivendi* avec Bernard allait devoir jouer ce soir-là. Sans doute d'une manière pas très simple.

Il fit signe au garçon de patienter et reprit ses autographes tout en louchant sur Bernard. Le régisseur du Schauspielhaus arriva pour féliciter son invité. Il discuta quelques minutes en anglais avec Frédéric. Bernard et Steve étaient restés immobiles, l'un adossé au mur, le regard vague, l'autre debout à côté de Frédéric, son disque sous le bras, le regard teinté de joie et d'appréhension.

Après que le régisseur eut pris congé, Frédéric jeta un coup d'œil à Bernard et se tourna vers Steve.

« Vous jouez du piano ? »

« Oui, je suis au Conservatoire. »

« Cela me ferait plaisir de vous offrir un verre et de bavarder un peu avec vous. »

Il n'avait pas l'habitude de tergiverser quand les situations étaient claires.

Steve eu un sursaut de jubilation apeurée.

« Tout est fermé maintenant ! »

« Excuse-moi une seconde », coupa Frédéric.

Il s'avança vers Bernard qui n'avait pas bougé, s'immobilisa devant lui.

« Tu imagines ce que j'attends de toi, mon grand. »

Bernard soupira et regarda sa montre. Il était plus de onze heures.

« N'oublie pas que ton visa expire à minuit. »

Frédéric se mordit les lèvres. Il fit rapidement son plan sans cesser de fixer Bernard.

« Le tien aussi d'ailleurs », souffla-t-il en faisant signe à Steve d'approcher.

Il le présenta à Bernard.

Un huissier entra et leur signifia qu'il fermait la salle.

Sans un mot, ils descendirent tous trois l'escalier, s'engouffrèrent dans la voiture isolée sur le parking violemment éclairé. Steve était monté à l'arrière.

Frédéric se retourna vers lui.

« Je dois raccompagner mon ami à l'Ouest. Sais-tu si, après minuit, je pourrai passer de nouveau sans problème ? »

Steve jeta un regard désespéré. Visiblement, il n'avait jamais eu à rencontrer ce genre de formalités.

Surexcité par la situation, Frédéric était décidé à jouer son va-tout. Il mit le cap sur Check-point Charlie.

« Steve, indique-moi un endroit où tu pourras m'attendre sans risques. »

La voiture avait dépassé le carrefour d'Under den Linden et s'engageait dans la Friedrichstrasse.

« Stop ! », cria le jeune Allemand. Ils étaient à moins de cinq cents mètres du poste frontière.

Steve désigna, sur la gauche, la porte cochère béante d'un immeuble en apparence désaffecté.

« J'attendrai ici. »

Il ouvrit la portière et scruta la rue déserte.

« Si dans une heure je ne suis pas de retour, ... rentre chez toi, Steve. »

Il lui adressa un signe amical à travers la vitre. Frédéric regarda la silhouette fine se perdre dans l'ombre, prit quelques points de repère et démarra en trombe.

Trente secondes plus tard, il se présentait devant la barrière Est. Bernard n'avait pas dit un mot.

Les contrôles furent aussi minutieux qu'à l'aller, mais plus rapides. Ils étaient les seuls, hormis quelques voitures de diplomates qui avaient le privilège de franchir le Mur presque sans s'arrêter, en zigzaguant simplement entre les chicanes de béton.

A minuit moins le quart, ils passèrent la barrière Ouest. Frédéric arrêta la voiture au premier feu rouge de la Kochstrasse.

« J'ai un quart d'heure à tuer. Que veux-tu faire ? Je peux te raccompagner à l'hôtel, ... ou ailleurs. » Le regard de Bernard restait vague.

« Steve te ressemble un peu, je trouve. »

Frédéric avait pris machinalement la direction du Kurfürstendamm.

« Tu fais bien d'agir ainsi, poursuivit Bernard, sa vie ne doit pas être très drôle.. »

« Pour lui, ce sera un sacré souvenir. »

« Qu'en sais-tu ? »

« J'ai entendu, quand il t'a dit avoir tous tes disques. »

« Souvenir ; rien qu'un souvenir », soupira Frédéric. « Nessun maggior dolore... »

« Non. Rappelle-toi plutôt » : « Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère... »

Ils étaient arrivés dans le centre. Frédéric s'arrêta devant le Kleist Kasino. Bernard ne semblait guère soucieux de prendre sa revanche pour cette nuit du démon volée.

Il descendit, se pencha vers Frédéric.

« J'espère que tout se passera bien pour toi. »

« Pour toi aussi, mon grand... »

« Pas de comptes d'apothicaires, Frédéric. Et n'oublie pas que l'avion est à neuf heures. » Il se perdit dans la foule.

Frédéric, dont l'anxiété croissait, reprit à vive allure le chemin de Check-point Charlie. Il connaissait la route par cœur.

A minuit dix, il se présentait de nouveau devant la première barrière. Celle-ci n'était pas un obstacle. Mais tout risquait de se gâter dans les baraquements de contrôle.

Ils étaient vides. Frédéric y pénétra, tendit son passeport au Vopo ensommeillé. Celui-ci regarda la photo, dévisagea

Frédéric, puis laissa tomber le document sur un petit tapis roulant.

Frédéric fumait nerveusement. Quelques minutes passèrent. Il sursauta en entendant l'ouverture d'une porte. Un capitaine des Vopos, le passeport de Frédéric à la main, lui fit signe de le suivre. Il entra sans hésiter. Le policier ferma la porte et s'assit derrière ses registres. Lui resta debout, les poings serrés.

« Vous êtes entré à Berlin hier à 18 h 15, dit-il d'une voix monocorde, muni d'un visa pour la journée. Vous en êtes ressorti à 23 h 40.

« Pourquoi vous présentez-vous maintenant ? »

« Je suis artiste musicien. J'ai donné un récital à 21 h au Schauspielhaus. Des personnes sont venues me trouver après le spectacle pour me demander de passer la soirée avec eux. Comme mon visa expirait à minuit, je suis retourné à Berlin-Ouest et je reviens solliciter un nouveau visa d'une journée. »

« Connaissiez-vous ces personnes que vous avez rencontrées ? »

« Non. »

« Leur adresse ? »

« Non plus. »

« Où devez-vous les rejoindre ? »

« Devant le Schausplelhaus. »

Le capitaine feuilletait le passeport constellé de visas du monde entier.

« Quand comptez-vous quitter Berlin ? »

Frédéric regarda sa montre. Steve m'attendrait plus que dix minutes.

« Au plus tard à huit heures, ce matin. »

Le policier se leva, lui fit signe de nouveau de le suivre, l'accompagna jusqu'au baraquement de la douane.

« Bonne soirée, Monsieur. » Et il lui tendit son passeport.

Frédéric subit la suite des formalités comme un automate. Il serait filé, sûrement ; mais d'où ? Une voiture qui partirait d'ici ? Une patrouille appelée par radio qui irait rôder vers le Schauspielhaus ? Fallait-il qu'il y passe ou pas ? Il fut surpris de se retourner si vite devant la barrière Est.

Il remonta précautionneusement la Friedrichstrasse, s'assurant à chaque instant qu'il n'était pas suivi.

Trente secondes après, il avait retrouvé Steve.

« Vite ! »

Le jeune Allemand le guida avec précision et rapidité à travers les rues sombres de Berlin-Est, se retournant instinctivement d'un air inquiet, sans que Frédéric ait eu le temps de lui faire part de ses craintes.

Ils stoppèrent devant un immeuble lépreux de la périphérie. Apparemment, personne ne les avait suivis.

*

Quand Frédéric se rhabilla, il regretta d'avoir, dans sa précipitation, oublié sa valise dans la voiture. Il aurait volontiers pris une douche, enfilé un jean et un tee-shirt. Mais ce désagrément ne pesait rien à côté des heures qu'il venait de passer. Il était stupéfié d'avoir réussi, malgré les émotions accumulées, à s'endormir sans comprimés. Le démon allemand devait être soporifique. Il s'assit au bord du lit. Steve, mal réveillé, regarda sa montre.

« Il faut que tu partes. »

« Oui ; dommage que tu n'aies pas pu me jouer un peu de piano. »

« Je n'aurais pas osé. Tu te souviens de ta promesse d'hier ? »

« Bien sûr. Tout marchera bien, rassure-toi. Je te reverrai à mon prochain passage. J'adore Berlin. »

« J'aimerais que tu me laisses un souvenir. »

« Lequel ? »

« La croix que tu portes au cou. »

Frédéric sourcilla.

« On n'en trouve pas à Berlin », expliqua Steve.

Il eut envie de lui parler de la tour. Il s'était levé. Dans un demi sourire, il détacha sa chaîne et la fit glisser dans la main de Steve.

« Que Dieu te protège... »

*

Le dernier passage s'effectua sans bavures. Le capitaine des Vopos, visiblement, lui avait fait confiance. Frédéric en était tellement soulagé qu'il poussa le zèle jusqu'à aider le

douanier à soulever pour la quatrième fois la banquette arrière de sa voiture. Il sifflotta en tendant son passeport à l'ultime Vopo, franchit une dernière fois la barrière et se dirigea calmement vers son hôtel. Il était sept heures. Il avait largement le temps d'accomplir ce qu'il lui restait à faire.

Il entra brusquement dans la chambre, jeta la valise sur le lit pour réveiller Bernard, ouvrit les volets, commanda les déjeuners.

« Debout, mon grand, on s'en va. »

Il ota son costume de scène, sa chemise, fit jouer les serrures de la valise. Bernard s'était assis sur le lit.

« Tu lui a donné ta croix ? » Frédéric l'embrassa sur le front.

« Oui, mais si je l'avais tenue de toi, c'eut été différent. Je l'aurais quand même gardée. Et toi, qu'as-tu perdu ? »

« Je t'ai dit : pas de comptes d'apothicaires entre nous. » Bernard se dirigea vers la salle de bains.

« En somme, c'est un démon qui méritait la croix. »

Ils prirent leur petit déjeuner en silence, sans cesser d'échanger des regards complices et amusés.

Frédéric se remit au volant et se dirigea vers le Mur.

« Il a de la famille à l'Ouest. Ses parents ont déposé une demande d'émigration. Tu sais ce que cela signifie lorsqu'on ne reçoit pas de réponse. C'était la dernière des choses à faire. »

Ils remontaient vers la Potsdamerplatz, point de jonction des secteurs américains, britanniques et soviétiques.

« Je lui ai promis d'intervenir auprès du Ministre de la Culture pour qu'ils vienne travailler avec moi à Paris. »

« Tu as refusé des dizaines d'élèves à Paris. D'ailleurs, tu n'en veux pas. »

Frédéric gara la voiture au pied du petit observatoire qui permettrait aux touristes de jeter un coup d'œil derrière le Mur.

Ils grimpèrent. Frédéric s'accouda à la poutrelle de bois, rentra sa tête dans les épaules. Devant lui, la blanche palissade du Mur côté Ouest, puis les bandes de gazon minées, les lignes d'obstacles antichar, et le Mur côté Est, bardé de chevaux de frise.

« Bernard », murmura Frédéric.

« Notre avion part dans une heure. »

« Sait-tu à quoi sert ce mur ? »

« Non. »

« Il ne sert à rien. »

Frédéric écoutait le silence du Mur, Bernard se rapprocha de lui.

« Le Mur ne sert à rien. »

« Je ne reverrai jamais Steve. Je ne le reverrai pas plus que David, rencontré à Montréal, Christopher à Chicago et Richard à Vancouver. Je n'interviendrai pas auprès du Ministre ; ce serait minimiser un peu plus encore ses chances de passer un jour à l'Ouest. Et si Steve avait habité l'Ouest, je ne l'aurais pas davantage revu.

« Tu connais la loi du milieu ; il y a les rencontres, ... et le reste. »

« Nous, c'était le reste », souffla Bernard.

« Rien ne peut rompre cette loi. Voilà pourquoi le Mur ne sert à rien. Aucun mur de Berlin ne pourra empêcher deux êtres de ne pas se revoir. »

Frédéric fit face à Bernard, prit ses deux mains dans les siennes.

« Je te présente le Mur de l'Inutile. »

Il écarta leurs mains liées, deux vers l'Est, deux vers l'Ouest.

« Et je te présente la ville la plus inutile du monde. Elle a été rasée. Il aurait mieux valu qu'on ne la reconstruise pas. »

Au loin, le soleil illuminait déjà la boule bleutée de la tour. Mais c'est vers l'Orient qu'elle adressait maintenant sa gigantesque bénédiction.

BERTRAND CHASSAGNE.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

PIROUETTE

J'aime d'amour fou
Un tendre voyou,
Mon cœur est dans le flou,
Vous me croyez, peu ou prou ?

Ce n'est qu'un rêve de midinette,
Coquin, câlin, colinette,
J'ai le feu dans la tête,
J'éclate sous les rires de la fête.

Suis-je innocent ou futile,
Aveugle ou malhabile ?
Le cours de ma vie file, file,
Vieille âme si puérile !

Où est-il ce garçon d'un soir
Assailli dans le promenoir ?
Il se cache, il se drape de noir
Pour me voler une rime en oir !

Blondinet sucré de mes nuits,
La vérité sort-elle du puits ?
Il faudra bien que tu te dévoiles
Si tu veux rebondir dans les étoiles.

Oui, je l'aime, je l'adore
Mais pas à en mourir.
Je n'ai pas envie de souffrir,
Je préfère changer de décor !

PIERRE BELLIARD.

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 85 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

AUX JARDINS DE THÉMIS.

LE SADISME DU PAUVRE : « On voulait agresser un homosexuel, l'emmerder, quoi ! » Mes cousins se souviennent peut-être de ces cinq gouapes d'une vingtaine d'années qui, voici quelque temps, organisèrent un guet-apens à l'encontre d'un Gènevoix tranquille. Par cupidité, bien sûr, mais ils n'ont empoché qu'une somme dérisoire (100 F) et se sont livrés à un véritable vandalisme. De plus, ces « mini-bourreaux » ont fait déshabiller leur victime, « nu comme un ver, il subit les basses moqueries de ces apprentis tortionnaires. Et puis, les plus méchants d'entre eux (Mohamed K. et Alberto F.) s'apprêtent à se livrer à des sévices sur certaine partie de l'anatomie de la victime. Heureusement, un de ses compagnons s'interpose » (*Tribune de Genève*).

On peut s'interroger sur les mobiles profonds de tels actes. Appât du gain, goût de la violence inhérent à l'époque, bien sûr, mais est-ce bien tout ? Jean-Noël Cuénod, dans *La Tribune*, se pose la question et y répond : « Pour quelle raison se livrent-ils à ce passe-temps favori, le sadisme du pauvre ? Pour l'argent ? Certes, ils ont empoché quelques sous mais il faut creuser un peu plus profondément pour dénicher un semblant de vérité. Dans un monde où la violence est un spectacle quotidien, ce genre de voyous se laissent embarquer facilement dans des aventures foireuses où on se défoule contre « l'autre ». « L'autre », c'est le Juif, l'Arabe, le Noir, l'étranger ou l'homosexuel. En déchargeant physiquement leur haine sur « l'être différent », les paumés oublient, pendant un instant, le mépris dont ils sont eux-mêmes l'objet dans la vie courante. »

La haine de l'autre parce qu'il est différent serait donc, en définitive, la raison profonde de cette agressivité dont nous faisons (de plus en plus, hélas !) les (faux) frais ? Nous, on veut bien et, à tout prendre, nous préférons être assimilés aux Juifs, aux Arabes et aux Noirs qu'à des êtres tarés, désaxés et vicieux relevant de la médecine ou du goulag. Il n'en reste pas moins que Jean-Pierre a failli perdre ses valseuses dans l'aventure et que, jeunes ou pas, ces apprentis-gangsters doivent être mis devant leurs responsabilités et apprendre, à leurs dépens, la gravité de leurs actes quand cela ne serait que pour les dissuader de les recommencer.

Or si le Président de la Cour d'assises déclare avec une grande noblesse à la victime : « Monsieur, vous avez droit à la protection de la société comme tout le monde », les peines prononcées ne semblent pas en accord avec des faits aussi graves : 18 mois d'emprisonnement pour les deux principaux coupables Mohamed K. (en Suisse, on ne donne pas le nom de famille avant la majorité de 21 ans) et Jean-Claude M. (l'avocat de ce dernier dira que, malgré son prénom chrétien — ou le surnom qu'il s'est donné ? — « Jean-Claude M. est doublement méprisé : par les Européens du fait de sa nationalité algérienne et par les Algériens en raison de son appartenance à la communauté kabyle. Victime du racisme, il devient raciste lui-même envers une autre minorité, celle des homosexuels. *De plus, attaquer des invertis c'est, pour lui, affirmer une virilité qui n'est pas encore sûre d'elle-même* »), Alberto F., 17 mois d'emprisonnement, Mohamed Kr., 12 mois MAIS LE TOUT AVEC SURSIS et assorti d'un arrêté d'expulsion (de Suisse) dont ils doivent se taper le coquillard.

Et si l'on me trouve trop sévère pour ces pauvres jeunes gens dans l'erreur, j'emprunterai ma conclusion à Jean-Noël Cuénod de *La Tribune* : « Certes, ces rouleurs de mécanique ne sont que des gamins. Pourtant, on ne peut s'empêcher de penser que, bien encadrés, la tête bourrée d'idées frustes et totalitaires, ces petites brutes feraient d'excellents éléments pour quelque milice. »

DANS L'AUDE, LE VIN ET LE SANG : Un des nôtres assassiné de dix coups de couteau. Un crime odieux, certes, et qui a dû soulever une intense émotion chez tous nos cousins de là-bas puisque j'ai reçu douze coupures de presse (certaines pleine page) relatant les péripéties de cette lamentable affaire. Il est réconfortant de constater que, du moins en

province, l'assassinat n'est pas « banalisé » et soulève encore une réprobation unanime. Cela se sent au ton employé par les journalistes.

Il y a, tout d'abord, suspense qui pique la curiosité de la foule. « Crime gratuit, crime passionnel, crime de sadique ? », se demande *Midi-Libre* dès le premier jour. Charly, 26 ans, étudiant, boute-en-train plein de vitalité et apprécié de tous pour sa sympathique bonne humeur est retrouvé sous la pluie, lardé de coups de couteau dans la boue d'un champ de blé fraîchement labouré. « Que venait faire Charly à Carcassonne », questionne, à son tour, *L'Indépendant ?*

La réponse sera donnée par la police quarante-huit heures après : il venait y rencontrer son tueur. Il avait rendez-vous avec la mort à 21 h 30 sur le boulevard Marcou.

« JE VIENS DE TUER UN PÉDÉ » : « Lorsqu'il prononce ces mots, dimanche 13 avril, dans la nuit, à la brasserie « Le Vitrac », Armand Fadène n'est certainement pas pris au sérieux par ceux qui l'entourent » (*L'Indépendant*). Et pourtant... oui, pourtant la police arrête ce parachutiste de 25 ans, au gabarit impressionnant, caporal-chef au 3e R.P.I.Ma., marié et père d'un enfant.

Qu'est-ce qui a pu pousser ce magnifique garçon à l'œil velouté à accomplir une action aussi vile, un crime aussi sordide qui va, de toute façon, gâcher sa vie ? Avait-il besoin, lui aussi, d'attaquer des invertis pour se prouver quelque chose ? Quoi qu'il en soit, son geste est irréparable et la connaissance de son secret ne rendra pas la vie à l'infortuné Charly ni le bonheur à sa famille.

IL M'A FAIT DES PROPOSITIONS : « L'auto-stoppeur autrichien Wolfgang Rosta, 23 ans, a reconnu à Bollène être l'auteur du meurtre de l'éditeur britannique John Calman, 45 ans... De retour d'un voyage d'affaires, l'éditeur britannique avait pris en charge le jeune auto-stoppeur dans le Nord de l'Italie : « Lorsqu'il m'a fait des propositions que la morale réprouve, j'ai vu rouge et nous nous sommes battus... » (*Le Méridional*).

Ben voyons. Lorsqu'il m'a fait des propositions que la morale réprouve... On croirait lire la Comtesse de Ségur.

Dans la série noire.

MONSIEUR VÉNUS : « Je m'épile les jambes. Et alors ? — La personne qui parle, ou plutôt aboie, est très brune. Une longue mèche de cheveux lisses barre son front et vient mourir sur son épaule. Un jeu de hanches arrondies anime

un pantalon mauve de velours brillant qui chatoie doucement sous les lampadaires. Ce portrait gracile et distingué est celui d'un homme... Il se balade, parmi d'autres du même acabit, dans les jardins du Carroussel. Il est minuit... Faire le compte des acteurs est difficile... Celui-ci a une pipe à la bouche, celui-là balade son petit chien. Tel autre joue la carte virile : blouson de cuir sanglé sur des épaules larges et cheveux ras... C'est à cet endroit que, l'autre semaine, les « homos » ont dû subir les attaques d'un groupe de voyous. Une dizaine de garçons et filles âgés de 17 à 22 ans venus de la banlieue : l'argent... « C'est plus facile de s'en prendre à eux. Ils se défendent moins et n'osent pas porter plainte. » C'est ainsi qu'une dizaine de victimes ont dû abandonner portefeuille et carnet de chèques sous les coups de crosse et de poing. Le lendemain, un autre groupe recommençait... « C'est une calamité, indique un cafetier. Entre 21 h et 1 h 30 du matin, j'en vois défiler plus de cent. Leur quartier général : la rue Sainte-Anne. On entend des « Ma chérie », « Mon amour »... Le plus grave est qu'ils sont agressifs envers les clients, avec les femmes surtout. Ils les injurient, les bousculent... » « Cela crée un climat flou dans le quartier, explique un policier. Les vices se cumulent toujours. Des voyous profitent de la situation. » Le prostitué « moyen » réclame 300 F mais, s'il est très jeune, il peut exiger 500 F. Parfois, une amitié entretenue peut être très lucrative. Récemment, un jeune Apollon a ainsi hérité d'un splendide appartement de 200 m² place Vendôme » (Arnaud Dingreville — *France-Soir*).

Ce qu'il faudrait ajouter c'est qu'il s'agit là d'un fait exceptionnel et aussi rare que la neige en été. Pour un qui tire le gros lot, combien connaissent la misère, l'hôpital, le désespoir ou la prison ?

Les nouvelles frontières.

Feu *Paris-Hebdo,* avant de tomber dans le trou, avait, dans son numéro 11, tenté de tracer les nouvelles frontières du sexe à Paris.

Laissons de côté la prostitution féminine, la porno et les partouzards échangistes pour nous pencher un instant sur l'amour en cuir tel que le pratiquent Paul et Régis : « Le mouvement cuir, au départ, est une réaction à l'image qu'a la société hétéro du pédé efféminé. C'est né du ras-le-bol de certains mecs d'être assimilés aux folles. Ce sont des gens

qui ont voulu retrouver des copains. L'amitié est un phénomène très important dans le milieu cuir. Ça trouve son origine dans les amitiés de régiment, de mecs entre eux qui se racontent des blagues, se saoulent la gueule ensemble avec, c'est vrai, un peu de violence, une exacerbation de la virilité. Mais pas forcément du machisme. Plutôt une espèce de santé. En fait, il s'agit d'aimer celui qui te ressemble et non ton opposé.

— C'est quand même très violent.

— Ecoute, le sadisme, c'est épouvantable, c'est les tortionnaires, la Gestapo, le Chili, le goulag russe. Tandis que le sadomasochisme du milieu cuir, c'est une relation sexuelle entre deux individus dont l'un prend du plaisir à être dominé et l'autre du plaisir à dominer. Le mec qui est torturé, il ne jouit pas. En fait, c'est une relation qui extériorise la violence qui existe en chacun de nous mais dans une ambiance de plaisir et de joie. C'est une chose très saine. C'est pas les pédés qui feront la guerre, tu sais.

— Ça peut aller jusqu'où, cette violence ?

—Au fond, le sexe n'est pas sans danger. Ça peut aller jusqu'à la mort consentie.

Cela n'a rien d'étonnant si l'on considère que des tas de gens se suicident chaque jour... rarement par plaisir, il est vrai (encore que...) Ce que l'on peut se demander, par contre, toute considération et tout souci de morale mis à part, c'est s'il n'existe pas un double danger : danger de *contagion,* d'une part, et pas seulement de contagion de proche en proche ! La violence mondiale est une sorte d'énorme brasier où chacun apporte son fagot — danger d'*accoutumance,* d'autre part, chacun, sado et maso, en re-demandant et voulant aller sans cesse un peu plus loin (comme le drogué, le joueur, l'alcoolique et le fumeur) jusqu'à ce que soit atteint — sans qu'on l'ait délibérément *voulu* — un point de non-retour. Ce qui, on en conviendra, n'est pas aussi « sain » que l'expriment Paul et Régis. En tout cas pour le corps. Pour l'esprit, je me garde bien de porter un jugement quelconque car je ne me connais point à ces choses-là, étant une âme simple et béotienne. Du moment que l'on invoque la sacro-sainte liberté individuelle, mon gros bon sens paysan a tendance à penser que chacun est libre de souffrir... mais non de faire souffrir à sa guise ! Il faudrait presque, en somme, une assurance que le maso possède suffisamment de volonté et d'empire sur

ses sens pour ne pas dépasser la dose prescrite. Et aussi pour ne pas se laisser entraîner sans cesse plus loin à la recherche de sensations rares et de plaisirs inédits (si tant est que cela existe encore). Je connais personnellement un sado-cuir qui m'a affirmé, voici vingt ans, qu'il aurait suffisamment de volonté pour ne pas dépasser les limites qu'il s'était lui-même fixé à l'époque. Il a tenu parole. Est-ce un cas exceptionnel ou un exemple courant ? Je ne sais. Voilà qui, en tout cas, fournirait un thème intéressant pour un débat en *Arcadie*.

Mais enfin, comme le soulignent Paul et Régis dans l'article, « le sado-maso, ce n'est pas la totalité du mouvement cuir ». Le culte de la virilité peut fort bien se contenter de l'amitié entre hommes et du fétichisme cuir sans y adjoindre des « gadgets » artificiels comme le cockring ou une mode qui choque certains d'entre nous, vieux ou jeunes, le fistfucking.

A-t-on vraiment besoin de cela pour « flinguer » ?

En tout cas, sûrement pas pour *aimer*.

Pour le reste, il sied de méditer ce que Frédéric de Prusse avait, dit-on, fait inscrire sur les murs d'un de ses châteaux : « *Dans mes Etats, chacun peut se rendre heureux à sa façon.* »

En ce qui concerne la tolérance pour autrui telle que nous la concevons, la souhaitons à notre égard de la part des hétéros et la pratiquons entre nous, j'emprunte à un article sur le naturisme la conclusion de son auteur (anonyme) : « La compréhension ou la tolérance ne sont pas synonymes d'approbation ou d'adhésion. On peut, par exemple, *comprendre* que des gens apprécient le disco ou ne soient pas gênés par des moteurs bruyants et *souhaiter* qu'ils ne vous en fassent pas profiter ! »

Certes !

Du côté de chez Ouin-Ouin.

Je donne, depuis quelque temps déjà, des nouvelles non pas « de France » mais francophones puisque parues dans la presse de la Suisse romande. Cela ne fait pas grande différence et nous intéresse tous.

Je me suis déjà fait l'écho, dans ces pages (notamment dans « Nouvelles de France » N° 83 de mai) de l'émission TV-Suisse Romande du jeudi 28 février à 22 h 10. Je comprends parfaitement que cette émission constitue un événement à marquer d'une pierre rose pour nos cousins

arcadiens suisses et pour le très actif GHOG (Groupe de libération homosexuelle) de Genève (j'ai reçu plus de VINGT articles consacrés à ladite émission — ce qui prouve, soit dit en passant, que la presse suisse francophone s'intéresse à la chose). Mais nos amis comprendront, de leur côté, que je ne puis leur faire la part trop belle ni m'attarder sur un fait régional qui — aussi important soit-il pour eux — perd de son importance au fur et à mesure que l'on s'éloigne et que l'on juge l'événement avec le point de vue de Sirius sur le plan national et international.

Cependant, je vais leur donner encore une fois la parole pour les récompenser de leur fidélité mais aussi parce que, depuis la disparition de *Der Kreis*, ils n'ont plus de tribune pour s'exprimer et enfin parce que les échos et les retombées engendrés par cette émission, s'ils sont bons dans l'ensemble, nous démontrent que les choses vont lentement, que rien n'est jamais gagné et que l'on doit chaque jour recommencer à zéro sans se décourager.

Parmi les articles « pour », citons « Le péril rose », article préalable paru dans *TVB-Hebdo*, largement inspiré (sinon écrit) par le GHOG et assez inutilement agressif dans sa forme, un article très mesuré paru après coup dans *La Suisse* et qui remarque très justement : « Plutôt que de s'indigner au nom d'une morale offensée, ne serait-il pas plus simple de considérer que ce genre d'émission a sans nul doute la vertu d'aider certains à vivre moins mal (notamment en milieu rural) ? » Dans ce même journal mais à une autre date : « Ce film a le mérite inestimable de déranger, de remplir sans complaisance une fonction d'agit-prop trop souvent négligée. » Encore du même, un article signé Maxime Chatenay où celui-ci s'interroge : « Après l'émission télévisée sur les homosexuels dans le cadre de « L'antenne est à vous », qu'en restera-t-il ? Et il supplie ses lecteurs : Ecoutez leur différence ! » Dans « Tout va bien Hebdo », un long article signé Pierre Biner où l'on se félicite d'un succès qui a dépassé les espérances de nos amis.

Mais il y a aussi les « contre » ! J'avais cité, en mai, cet inénarrable article paru dans... *Bourse(s)-autos* (ces choses-là ne s'inventent pas) où le folliculaire de service n'hésitait pas à proclamer l'Occident en faillite et appelait de ses vœux Khomeiny comme maire de Genève ! *Le Nouvelliste du Valais* est à peine moins violent lorsqu'il déclare « ces *femâles* ou *hommelles* ont non seulement fait l'apologie de leurs déviations mentales et sexuelles et tenté de

faire passer les hétérosexuels pour des anormaux mais se sont produits à l'écran allongés dans leur litière d'amour bestial ». L'amour bestial ! Ben, mon colon... Et de réclamer des psychiatres pour soigner tout ce joli monde. On leur enverra Amoroso ! Dans *Réagir* (contre la violence, la drogue et la pornographie dit le sous-titre), un certain G. Weber se tord les mains et s'écrie : « Non, nous n'accepterons pas que nos enfants ou notre conjoint soient amorcés par ce vice jusque dans nos foyers avec la complicité de la TV. Ceux qui ont été abordés et sollicités par des homosexuels tant dans la rue que dans les saunas *(tiens ! tiens)* en gardent un souvenir amer. Un commissaire de police nous disait qu'à chaque passage à Genève d'un chanteur connu, il y avait une hécatombe de jeunes qui succombaient *(sic)*. » Des noms ! Des noms !

Le reste de l'article nous explique Sodome et la sodomie à grand renfort de citations bibliques... et saint Paul... et le Lévitique... bla-bla-bla, bla-bla-bla, air connu, tout y passe et nous trépassons. Ce qui est curieux c'est que *La Suisse* (oui, ce journal qui était « pour ») reproduit le même article du même Weber. Ces gens-là auraient de l'argent américain et iraient chanter dans les rues avec un trombone et des casquettes que cela ne m'étonnerait pas outre mesure.

Dans *Le courrier des lecteurs,* souvent plus significatif par ses déclarations spontanées que les prises de position des journalistes professionnels, cette même dualité se retrouve. Dans *Radio-TV*, le pasteur Ph. de Mestral s'exclama avec désolation : « Quand je pense à la lutte que nous devons mener pour aider nombre de jeunes qui ont une légère orientation homosexuelle à NE PAS Y CÉDER afin de ne pas polariser leur système hormonal dans le mauvais sens, je suis navré qu'une scène comme celle de jeudi soit montrée. » Adrien Jeanneret, de Genève, lui répond dans *Radio-Je vois tout :* « Nous sommes 50 000 homosexuels en Suisse romande mais l'homosexualité ne s'attrape pas comme une maladie contagieuse... Peut-être monsieur le pasteur aurait-il préféré voir sur le petit écran deux jeunes gens se battre au couteau, apprendre le maniement des armes, se haïr verbalement ou encore complètement flippés par l'alcool ou la drogue mais surtout ne pas s'aimer, voyons ! Heureusement, Dieu, Lui, est Amour. » Même journal, une lectrice de La Chaux-de-Fonds se déclare « 100 % d'accord avec la lettre de M. Charles D. (qui déplore une telle émission)... La poignée de petits pédérastes et dégénérés pointant des index accusateurs et menaçant de se fâcher tout rouge ne méritait vraiment pas les honneurs de l'écran » ! Même journal, un lecteur de Châtel-Saint-Denis écrit : « Ceux qui ont blâmé cette émission ont simplement démontré leurs préjugés, leur intolérance, leur ignorance. » Et Michel Glardon, de Lausanne, d'appuyer sur la pédale, oh ! pardon, cousins, d'appuyer sur la chanterelle, veux-je dire, en écrivant dans *La Tribune de Genève :* « Pour une fois des gens s'exprimaient sans détours et sans l'inévitable débat télévisé où me semblent s'enliser toutes les discussions publiques de ce pays. »

Match nul. On recommence ?

L'HISTOIRE BERDACHE.

« A l'issue d'une campagne de revendication et d'un débat télévisé, les nombreux travestis de São-Paulo *(Arcadie est partout)* exigent des toilettes séparées dans les lieux publics. S'estimant persécutés et agressés verbalement lorsqu'ils se rendent aux toilettes de l'un ou l'autre sexe, ils estiment le moment venu de faire entendre leur voix » *(France-Antilles)*.

Mais quelle voix ? La voix du cœur, j'espère ?

Que tout ceci ne vous empêche pas de dormir, cousins, et de passer de bonnes vacances. Envoyez-moi des cartes postales (de préférence en Noir). Et surtout, soyez très, très prudents ! Ma récente augmentation de 0,0001 % ne me permettant aucune folie, cette année, je reste sur les bords de la Méditerranée à pêcher le maquereau.

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

LA LOI ET LES DÉPUTÉS

Nous donnerons dans notre livraison de septembre le compte rendu de la séance du 24 juin. Lors de la clôture de la session le projet de loi a été retiré de la discussion. Affaire à suivre donc !

UN BOUTE-EN-TRAIN PAREIL

Fernand, accablé, monte le grand escalier de l'église. Il repense à ce catastrophique coup de téléphone de Jean-Marc :

— Allo, Fernand... Je voulais te dire... Tu serais libre dans un mois pour un mariage ?

— Un mariage ? De qui ?

— De moi... Avec Sophie D... Non, non, tu ne la connais pas...

Tout à coup Fernand reçoit une grande claque dans le dos. Il se retourne et voit Casamard, un vieux copain de Lycée, jovial comme toujours :

— Alors, il se marie le grand ami ? *(Pas osé dire le petit ami, le petit chéri.)*

— ... *(T'es content de ton coup d'épingle, hein ?)*

— Tu gagnes une amie, tu ne perds pas un ami, n'est-ce pas ? *Si tu crois que c'était pas évident pour tout le monde ce qui se passait entre toi et ce cher petit. Tu ne penses tout de même pas que Sophie est une femme à supporter un ménage à trois ?)* Allons, rentrons, voici les mariés qui arrivent.

Dans le cortège qui s'avance dans l'allée centrale, Fernand ne voit qu'un visage. *Quel regard, quel sourire. Comme il est rayonnant. Il est évident que c'est un homme heureux. Heureux par quelqu'un d'autre que moi. Et le bonheur semble le rendre encore plus beau.*

Le curé se lance dans son discours : « S'il est vrai que le jour du mariage a toujours été considéré comme... »

Fernand se dit : *Ce mariage, pour moi c'est plutôt un enterrement ! J'enterre mon grand amour. Mon dernier grand amour. Car maintenant, — et avec l'âge que j'ai — fini, n'est-ce pas ? Fini, fini.*

Ça a été son troisième grand amour. Le seul vraiment réussi. Le premier, il avait brûlé de passion pendant des mois, mais n'avait jamais pu se résoudre à parler : beaucoup trop risqué. Le second... la réciprocité était manifeste-

ment impossible, et il lui avait fallu se contenter de quelques sorties communes, du dîner hebdomadaire, de longues conversations après le spectacle. Toujours charmé par sa compagnie ; toujours insatisfait. Et puis il avait rencontré Jean-Marc. Il avait été fasciné par cette voix grave et chaleureuse, par ce sourire, par cette éclatante jeunesse. Il repense à cette soirée... ils parlaient de ce film qu'ils avaient été voir et qui les avaient tellement émus (pas choisi au hasard !), et tout d'un coup il lui avait dit : « Mais en réalité, qu'est-ce qu'il y a derrière nos bavardages ? Si nous pouvions parler en toute vérité... Si je te demandais comme le personnage du film : De quoi as-tu vraiment besoin ? » Et Jean-Marc lui avait répondu : « De chaleur humaine. En fait, je crève de froid. » C'est ce soir-là qu'il l'avait pour la première fois serré dans ses bras. La légèreté de la vie durant les semaines suivantes, les coups de téléphone pour un rien, pour le plaisir d'entendre une voix, la surprise de se trouver attendu un soir à la sortie du travail, les vacances en compagnie de quelqu'un à qui on peut enfin communiquer ses émotions devant un flamboyant coucher de soleil, les courses matinales à deux en bordure de plage, l'euphorie après le bain dans la mer, la beauté du corps doré au soleil, la tendresse donnée et reçue, le miracle d'être accepté, la merveilleuse impression de revenir à vingt ans, d'être mieux qu'à vingt ans...

Est-ce la musique de l'orgue qui fait remonter en lui une vieille sentimentalité religieuse : *En fait, je devrais tomber à genoux et murmurer merci. Pourtant...*

Et puis les mois avaient passé. La sensation d'être hors du temps. *Quand j'y repense, il m'a dit plusieurs fois qu'il avait bien l'intention de se marier un jour. Mais je n'ai rien entendu. L'illusion que ça pouvait durer éternellement... Ce genre de piège, maintenant, je connais... je ne suis pas près de m'y laisser reprendre.*

La cérémonie se termine. La foule des amis se précipite pour féliciter les jeunes mariés. Fernand suit le mouvement :

« Je vous souhaite beaucoup de bonheur. »

(C'est dûr, je leur souhaite beaucoup de bonheur. Qu'ils soient heureux ; je le souhaite ardemment. Mais moi ? Qu'est-ce que je deviens dans cette histoire ? Bien sûr quand ils reviendront de voyage de noces, ils m'inviteront de temps en temps. Jean-Marc se fera un devoir *de ne pas me laisser tomber. Mais ce ne sera jamais plus pareil,*

jamais plus comme avant. *Il y aura toujours quelqu'un entre lui et moi, il y aura toujours une femme entre lui et moi. Et je ne me sentirai jamais vraiment à l'aise avec Sophie. Je ne peux que ressentir à la fois les deux choses contraires : je veux son bonheur — quelle catastrophe que ce mariage...*

Réception. Buffet. Danse.

Fernand, qui a bu beaucoup de champagne, est étrangement déchaîné.

— Vous deviez bien ça à votre meilleur ami, de mettre un peu d'animation pour son mariage, lui dit la belle-mère. Aujourd'hui il n'y a que moi qui ai le droit d'être triste...

(Bientôt Jean-Marc et Sophie vont s'éclipser. Et moi, je resterai là tout seul à faire le guignol toute la nuit.)

— Je ne vous imaginais pas comme un boute en train pareil, lui dit Sophie...

Elle se rend compte qu'il ne l'écoute pas. A quoi est-il absorbé, tout d'un coup ? Elle suit son regard : un charmant jeune homme aux cheveux blonds et bouclés qui va passer à côté d'eux. Sophie l'arrête au passage et le présente à Fernand :

« Avez-vous déjà vu mon cousin Didier ? Je souhaite que vous fassiez mieux connaissance avec lui. Quand vous viendrez chez nous, vous aurez souvent l'occasion de le rencontrer. »

JEAN-CHARLES DELPHANIS.

A.E. DREUILHE

LA SOCIÉTÉ INVERTIE OU LES GAIS DE SAN FRANCISCO

Ed. Flammarion — 322 p. — 75 F

ESPERANTO ET HOMOPHILIE

Lancée en 1887, la Langue internationale neutre Esperanto est la seule qui se soit maintenue et répandue dans le monde entier. L'Association Universelle Esperanto, membre à titre consultatif de l'Unesco, annonce 30 810 cotisations de 91 pays, en 1979. On peut évaluer qu'il y a de cinq à dix fois plus d'espérantophones.

Depuis 1905, est organisé chaque année un Congrès Universel d'Espéranto, qui a réuni jusqu'à 4 963 participants.

Dans tous les domaines de nombreuses associations mondiales espérnatophones spécialisées existent.

En 1972, fut créé la « Ligo de Samseksamaj Geesperantistoj » (DSG), Ligue des Homophiles Espérantistes des deux sexes. LSG édite un bulletin : **Forumo.**

Parmi ses 120 membres, répartis en 27 pays, vingt d'entre eux offrent un hébergement aux espérantistes de passage. Dans les pays où l'homophilie est prohibée **Forumo,** sous pli fermé, est une bulle d'air frais.

Les buts de LSG sont :

— créer une solidarité et une collaboration internationales entre ses membres,

— participer à la diffusion de la Langue neutre Esperanto et combattre, par l'information, la discrimination linguistique,

— défendre la liberté à l'orientation sexuelle individuelle,

— LSG base son action sur la Déclaration Universelle des droits de l'Homme.

La cotisation-abonnement est de deux livres anglaises à adresser :

(au président) Peter A. Danning, 44, Morley Road, Twickneham, Anglererre TW1 2HF.

Forumo est édité au Danemark, le secrétariat est en Hollande.

MICHELE CAUSSE

BERTHE OU UN DEMI-SIÈCLE AUPRÈS DE L'AMAZONE

Ed. Tierce — 59 F

L'HORIZON DÉROBÉ

LA MOITIÉ DU CHEMIN

romans de JEAN-LOUIS CURTIS (1).

Il est toujours gênant d'apprécier une œuvre qui n'est pas encore publiée dans son intégralité.

Un troisième tome viendra en effet, à une date non précisée, s'adjoindre aux deux premiers volumes.

Enfin contentons-nous des 3 **Mousquetaires** et de **Vingt ans après.**

C'est un espace de temps beaucoup moins long d'ailleurs que couvrent ces romans : depuis les dernières années de lycée (1958) dans une province du Sud-Ouest très familière à l'auteur qui est lui-même béarnais jusqu'à la maturité entre 70 et 77.

Au nombre de ses personnages, l'un d'entre eux — Nicolas — mérite particulièrement notre attention.

Curtis s'est essayé à tracer le portrait d'un homosexuel sans passion, poète, homme de goût, sans ambition mais non sans charme ; cette étude à de quoi attacher.

Longtemps Nicolas reste masqué, mais progressivement le masque tombe et ses amis d'enfance, Catherine comme Thierry, après un bref moment de surprise, admettent parfaitement sa différence.

Il convient de ranger Nicolas au nombre des homophiles « sages ».

Son penchant pour les adolescents de préférence plébéiens — jeunes ouvriers — jeunes arabes n'est pas celui d'un collectionneur obstiné, pas davantage d'un despote ou d'un propagandiste prêcheur.

Le climat recherché est celui de l'Alexandrie de Cavafy ou l'Arcadie (saluons) de Théocrite.

« Il savait bien, naturellement, que cette Arcadie existait surtout comme une fiction de son esprit ; mais il était entraîné de longue date à vivre dans son rêve et il refusait carrément d'en sortir. »

Ainsi se trouve bien délimitée la psychologie de Nicolas et ses restrictions volontaires.

Ces amours, à l'évidence, ne peuvent être qu'éphémères. Le service militaire en marque presque toujours le terme.

On finit bien entendu comme parrain du premier né — histoire classique !

---

(1) Flammarion. Prix : 60 F chaque volume.

Il n'est pas sans intérêt de voir comment un « macho » intransigeant — le mari de son amie d'enfance Catherine — autre personnage principal du roman — juge les homosexuels.

Il estime — ce qui n'est absolument faux mais ne leur est pas réservé — qu'ils vieillissent mal — Et il les compare au figuier stérile maudit par le Christ.

Laissons-lui la responsabilité de ce contresens et reconnaissons la sagesse de Nicolas. Longtemps préservé du vieillissement ce dernier fond sur lui sans causes perceptibles.

Nicolas ne craint pas — force incontestable — d'être seul et sent bien, comme beaucoup, que la décennie quatre-vingt/quatre-vingt-dix « sera aussi peut-être, le temps des grandes convulsions planétaires ».

En concluant qu' « il s'agit de vivre au jour le jour comme si le monde devait continuer sur sa lancée » et nous aussi, Nicolas donne, s'il en était besoin une nouvelle preuve de sa lucidité.

Prenons-en de la graine et savourons au passage l'esquisse d'un « Guide du savoir-vivre à Courbevoie » ou la peinture assez poussée d'un gigolo parvenu.

SINCLAIR.

UN HOMME AU SINGULIER

roman de CHRISTOPHER ISHERWOOD (1)

Isherwood n'a sans doute pas en France la place qu'il mérite.

Arcadie s'est efforcée à diverses reprises d'attirer l'attention de ses lecteurs sur les ouvrages de cet auteur (2).

En même temps qu'une réédition des **Intimités berlinoises** sous le titre **Histoires berlinoises,** vient d'être publié **Un homme au singulier.**

Ce court roman paraît sans conteste une œuvre importante : l'auteur n'hésite plus à parler en son nom propre, à employer le « Je » qu'il évitait jusqu'alors.

Le cadre, la Californie, la profession — professeur d'Université — attesteraient d'ailleurs la tournure autobiographique certaine du roman.

Etre homosexuel, on le sait, n'a jamais été chose facile.

Isherwood excelle à le camper lucide et humain, isolé au centre d'un monde grégaire, obnubilé par ses conformismes, surtout doté d'un humour sans failles.

George, le héros d'un **Homme au singulier** n'est pas exactement Isherwood, mais ce dernier ne renie aucun des propos de son héros.

Sous forme d'un cours magistral à l'Université éclate notamment un magnifique morcau de bravoure sur les minorités.

« ... une minorité n'est considérée comme une minorité que lorsqu'elle représente une menace quelconque, réelle ou imaginaire pour la majorité... ».

Si la minorité vient à être persécutée, quelle que soit la raison — politique, économique, psychologique — elle se met à haïr la majorité, non sans raison certes.

Elle hait même les autres minorités.

« Et plus toutes ces minorités haïssent, plus elles sont persécutées, plus elles deviennent méchantes. »

Quand on est en proie aux persécutions, on hait les persécuteurs et on vit dans un monde de haine.

Dans l'esprit d'Isherwood, il n'est pas douteux que l'homosexualité figure en bonne place au nombre de ces minorités.

Quand à prendre à la lettre cet évangile selon Isherwood, c'est une toute autre affaire. Il est vraisemblable que cet exposé, d'ailleurs tronqué, n'avait pour but que d'éveiller la conscience endormie de ses auditeurs. But qui n'est pas atteint d'ailleurs.

Dans le rôle d'un Socrate des années 60, Isherwood a de quoi convaincre.

Le but de notre vie, ainsi qu'il tente de l'exposer à un de ses élèves un soir de soulographie mémorable, ne doit pas être de s'identifier mutuellement au moyen de catalogues, comme des touristes dans une galerie de tableaux, mais d'échanger un signe quelconque si insuffisant soit-il avant qu'il ne soit trop tard.

Mais pour beaucoup n'est-il pas déjà trop tard ?

SINCLAIR.

---

(1) P.O.L. Hachette. Prix : 43 F.
(2) N°s 33-134-186.

FELIX BUFFIERE

ÉROS ADOLESCENT

« La pédérastie de la Grèce antique »

Ed. Les Belles Lettres — 90 F

FANTASTICA

film franco-canadien de GILLES CARLE.

Film assez original, doté de surcroit d'une intéressante partition due au compositeur violoniste Lewis Furey.

La juxtaposition de deux actions : les répétitions d'un show et la lutte contre une multinationale polluante ne va pas sans engendrer une certaine confusion.

Mais la part faite au rêve, à la poésie apparait en définitive prédominante et séduisante.

Incidemment dans le volet consacré à l'action écologique une séquence plutôt déconcertante : la sodomisation au moyen d'un bâton de dynamite d'un jeune homme.

Par ce moyen, on lui fait avouer un vol d'explosif dont il était soupçonné.

Rassurez-vous, il ne sera pas puni par quoi il a péché et ce ne sont là que jovialités canadiennes rurales.

Espérons toutefois que les nombreux tortionnaires parsemant la planète n'y découvriront pas un nouveau procédé !

Par la suite au cours d'un repas réunissant des marginaux de tous âges et de tout poil mobilisés pour défendre un paradis menacé surgit un curieux affrontement.

Au malheureux garçon déjà éprouvé par l'interrogatoire que je viens de décrire, un malicieux vieillard demande : « Tu serais-t-y pas un peu tapette ? »

Et se voit répondre non sans crânerie : « Je suis homosexuel. »

Sur quoi toute l'assemblée par la bouche du meneur de jeu — Hector — conclut sans autre forme de procès : « Il y a donc un seul homosxeuel parmi nous », sans réprobation, ni surprise.

Attitude suffisamment exceptionnelle pour être ici soulignée et louée.

SINCLAIR.

P.-S. — Dans le film assez succulent de Hal Ashby : *Bienvenue, Mister Chance* (Beins there) se trouve brillamment exposé qu'il n'est pas besoin d'être un aigle pour briguer la présidence des Etats-Unis.

On le savait sans doute mais il est des vérités qui sont bonnes à dire.

Au cours de l'itinéraire de ce Huron à Washington, Peter Sellers

se trouve affronté à un grand « rugissant-dévorant » qui lui demande tout-à-trac : « Mister Chance avez-vous déjà couché avec un homme ? »

Sur une réponse négative et comme ce simplet avoue aimer regarder (en fait la télévision qui toute sa vie a été son seul moyen de connaître le monde extérieur), l'autre, le prenant pour un voyeur, appelle aussitôt un partenaire pour une démonstration plus poussée.

Les choses tournent court et nous ne saurons pas comment Mister Chance eut réagi à ce spectacle.

Fort placidement sans doute, si l'on en juge par tout le reste du film : son flegme de puceau reste inaltéré quelles que soient les traverses.

ROGER PEYREFITTE

PROPOS SECRETS II

... apprenez à les connaître...

Ed. Albin Michel — 59 F

ARGUMENTAIRE

Quatorze fiches réalisées par la Commission du monde professionnel d'ARCADIE destinées à tous ceux qui veulent avoir des arguments pour discuter de l'homophilie.

Indispensable à tous ceux qui militent...

Ed. ARCADIE — **10 F**

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS
Téléphone : 700-54-53
Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours, sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues servies avec gentillesse, dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

VOTRE DÉCORATEUR

TENTURES MURALES - RIDEAUX SUR MESURE

DÉCORA

S.A.R.L. capital 20 000 F
R.C. Paris B 315945857

MOLLETON - GALONS - COLLE - AGRAFEUSES
TRINGLES A RIDEAUX

110, rue Championnet - 75018 Paris - Tél. : 606-83-56

REMISE AUX ARCADIENS

VOTRE ASSUREUR | incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

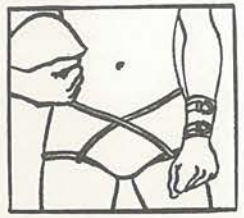
***

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE
VOUS SERA RÉSERVÉ

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc

✶

Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's Cuir

Boîte Postale : N° 33
13005 - MARSEILLE

CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition

✶

* Boutique de Vente, 37, rue Mazagran, 13001 Marseille. *

DU NOUVEAU !

AU CLUB
D'ESTHÉTIQUE

Salvatore

ouverture
d'un salon
de coiffure

prothèse
capillaire

soins du visage
et du corps

Consultation gratuite

PRIX MODÉRÉS

18, RUE DES MESSAGERIES
PARIS 10e

Métro Poissonnière
Parking privé

Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

Sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin
ambiance relaxante